

UNE INTRODUCTION AUX THÉORIES DE L'ACTION

Table des matières

Introduction

Cadre historique et épistémologique	3
Première délimitation de l'objet	6

I. Les approches philosophiques

La philosophie analytique et la sémantique de l'action	10
Activité humaine et agir communicationnel chez Habermas	16
L'agir comme « pilotage » ou « régulation » des conduites humaines	26
La reconfiguration de l'agir dans et par les textes	30

II. Les approches sociologiques

Les déterminismes sociaux de l'action et des pratiques	37
Les processus de construction des faits sociaux et des formes de l'agir	42

Pour une dialectique entre l'ordre du social et le mouvement de sa (re-)construction	50
III. Les approches psychologiques	
L'action en psychologie du développement	59
Les approches de l'activité et de l'action en psychologie générale	62
IV. Les approches des sciences du travail et de la formation	
Agir, travail et analyse du travail	67
L'agir formatif et la formation par l'analyse de l'agir	79
V. Eléments de synthèse	81
VI. Bibliographie	89

INTRODUCTION

1. Cadre historique et épistémologique

La problématique du statut et des conditions d'analyse de l'*agir humain* est sans doute celle dont le traitement a été le plus clair révélateur des positions épistémologiques qu'ont prises les multiples courants des sciences humaines/sociales, dès l'émergence de ces disciplines à la fin du XIX^e siècle.

La sociologie, la psychologie, la linguistique et les sciences de l'éducation se sont notamment constituées sur l'arrière-fond de débats complexes et tendus, qui ont vu s'opposer les modèles de référence et d'adhésion (s'agit-il de sciences naturelles et « positives », de sciences de l'esprit, de sciences de la socio-culture ?), la délimitation et la définition des objets ou unités d'analyse respectives (comportements, conduites, signes, représentations, faits sociaux, etc.), ainsi que les démarches méthodologiques (simple observation, expérimentation articulée à l'explication causale, introspection, démarches herméneutiques, compréhensives, etc.). Dans

ce contexte général, au travers notamment des œuvres de Claparède (1905), Dewey (1925), Mead (1934) ou Vygotski (1927/1999), s'est objectivement constitué un vaste mouvement transversal, qui mettait l'accent sur l'*unité* de l'objet des sciences humaines/sociales, et qui prônait en conséquence l'articulation de ces disciplines dans le cadre d'une « science de l'esprit et de la socio-histoire » inspirée du projet de Dilthey (1883/1992). Qualifié plus tard d'*interactionniste social*, ce courant soutenait que la problématique de la construction de la pensée consciente humaine devait être traitée parallèlement à (ou en étroite articulation avec) celle de la construction des faits sociaux et des œuvres culturelles, et il considérait que les processus de socialisation et d'individuation constituaient deux versants complémentaires du *même* développement humain. Il soutenait encore que les problèmes d'*intervention pratique* (notamment les questions d'éducation et de formation) constituaient des questions centrales pour toute science de l'humain, ce qui impliquait que soit prise à bras le corps la question de l'agir humain, dans ses rapports au monde physique, à la pensée, à l'organisation sociale et au langage.

Dès les années 1930, ce mouvement a cependant été minorisé, puis a quasiment disparu, sous l'effet du développement de courants revendiquant l'autonomie totale et l'imperméabilité de chacune des sciences humaines, et qui s'ancraient en conséquence dans le positivisme ou dans son dérivé structuraliste. La re-découverte de

l'œuvre de Vygotski (1934/1997) a cependant suscité la résurgence de ce courant, qui se caractérise aujourd'hui globalement par l'instauration de l'*agir* comme unité d'analyse du fonctionnement humain, par un approfondissement de l'analyse du *langage* et de ses effets sur les conditions de ce fonctionnement, enfin par une re-prise au sérieux des problèmes d'*intervention pratique* et des processus de *médiation formative* qui s'y déploient. Re-défendant donc le principe de l'unité des sciences humaines/sociales, ce courant s'est progressivement enrichi des apports d'un ensemble d'approches centrées sur la *dynamique* qui caractérise l'organisation de l'ensemble des phénomènes naturels, et sur l'*historicité* qui se superpose à (et qui réorganise) cette dynamique dans la vie humaine (voir Petit, 1997 ; Varela, 1993).

En outre, en articulation avec la formulation de nouvelles *demandes sociales*, le dernier quart du XX^e siècle a vu l'émergence et le développement de *nouvelles disciplines d'intervention*, comme l'ergonomie, l'analyse du travail, les didactiques professionnelles et les didactiques scolaires. Si les disciplines centrées sur le travail et la formation des adultes ont d'emblée posé le problème du statut de l'activité industrieuse, en exploitant et discutant à cet effet les propositions émanant des philosophies de l'*agir* (voir Schwartz, 1992), les didactiques scolaires, après s'être engagées dans des entreprises d'adaptation et de rationalisation des programmes et des projets d'enseignement, ont au cours de ces dernières années prolongé leur démarche vers l'analyse des pro-

priétés du travail des enseignants, tel qu'il est observable en situation de classe, et tel qu'il est « représenté » dans les textes de prescription ou dans les discours des acteurs concernés. Un nouveau champ d'études transversales s'est ainsi mis en place, qui développe ses propres concepts et méthodes, et qui surtout reformule la question du rôle que jouent l'ensemble des dimensions de l'agir professionnel sur le développement privé et social des personnes (voir, en particulier, Clot, 1999).

2. Première délimitation de l'objet

Agir, acte, action, activité, pratique, praxis, etc. L'abondance des termes susceptibles de désigner l'objet visé par notre problématique constitue déjà, en soi, un sérieux indice de sa complexité, et requiert en conséquence une première mise au point.

En nous inspirant de Salanskis (2000, pp. 26-32), nous admettrons d'abord que notre objet a trait à un sous-ensemble de phénomènes qui se caractérisent par le fait qu'ils associent étroitement un processus dynamique (une impulsion) et un résultat (qui est la trace de cette impulsion) ; c'est en ce sens que l'on peut évoquer, dans le langage courant, l'*action* du gel sur une pierre (dont la trace est l'éclatement de cette dernière), ou encore l'*activité* des cellules de l'embryon (dont la trace est une transformation des organes). Ces deux exemples simples font apparaître que l'univers physique, comme le monde du vivant, abondent en phénomènes de cet ordre, et même, pour autant que l'on adhère (c'est notre cas) à la conception de l'univers issue de l'*Ethique* de Spinoza

(1677/1954) et revivifiée par certains courants de physique contemporains (voir Maturana, 1996 ; Prigogine, 1996), que l'univers est en réalité *constitué* de phénomènes de cet ordre, qu'il *est* un dynamisme perpétuel dont la physique classique peine à saisir l'essence, ou encore qu'elle n'appréhende qu'au niveau de certains de ses résultats artificiellement stabilisés ou équilibrés. Défini de la sorte, ce domaine est évidemment bien trop vaste pour notre propos, mais nos exemples font néanmoins apparaître aussi deux caractéristiques permettant de procéder à une première réduction. D'une part, la combinaison impulsion-résultat constitue une véritable *unité* (chacun des deux pôles *n'existe* que par l'autre), et toute unité présentant par définition un caractère *discret*, notre objet concerne donc des segments ou des découpes identifiables dans le flux continu de la dynamique matérielle. D'autre part, le fait même qu'il y ait unité discrète implique l'existence d'un siège ou d'une *source* localisable, à partir de laquelle est mise en œuvre l'impulsion résultative (c'est en ce sens que l'on parle de l'action *du* gel, ou de l'activité *des* cellules). Ces deux restrictions permettent alors d'identifier une problématique praxéologique générale (l'analyse de l'ensemble des unités impulsion-résultat ayant leur source dans une instance quelconque), qui demeure toutefois quasiment aussi vaste que celle évoquée plus haut. Nous introduirons dès lors une troisième et décisive restriction : nous nous centrerons exclusivement sur *ce sous-ensemble des unités impulsion-résultat qui ont leur source dans un orga-*

nisme humain doté de capacités comportementales et mentales.

C'est sous cette ultime restriction que les courants de philosophie et des sciences humaines/sociales que nous allons solliciter abordent la problématique de l'agir, et se posent notamment les questions suivantes. Sur la base de quels critères identifier une unité praxéologique dans le flux permanent des conduites humaines ? Quelle est la part respective que prennent la source humaine d'une part, les déterminismes externes (ou mondaïns) d'autre part, dans le déclenchement d'une telle unité ? S'agissant du rôle de la source humaine, dans quelle mesure ce déclenchement est-il nécessairement intentionnel, conscient, libre ? Comment déterminer ce qui constitue un agir juste, conforme, souhaitable, par opposition à un agir qui ne le serait pas ? Etc.

Les quelques lignes qui précèdent montrent bien que la question terminologique de départ (comment « nommer » notre objet d'étude ?) est encore loin d'être réglée. Face à cette situation, dans le parcours qui suit, d'une part nous reprendrons tels quels les termes utilisés par les auteurs sollicités, d'autre part nous utiliserons dans nos propres commentaires le terme *d'agir*, ou *d'agir-référent*, auquel nous n'attribuons qu'une valeur *neutre* ou provisoire. Et ce n'est qu'au Chapitre 5 que nous proposerons un appareil notionnel intégré, qui est celui que nous utilisons dans le cadre de nos propres recherches.

CHAPITRE 1

LES APPROCHES PHILOSOPHIQUES

Depuis sa constitution, la philosophie occidentale a régulièrement abordé les questions du statut de l'agir humain et des conditions de sa gouvernance, comme en attestent notamment des ouvrages aussi importants que l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote ou la *Critique de la raison pratique* de Kant. Mais il n'est sans doute pas impertinent de considérer que ce type de questionnement est demeuré relativement marginal, et n'a pas donné lieu à des propositions d'une ampleur et d'une solidité équivalentes à celles relatives au statut des connaissances, dans leur rapport au monde et aux sujets. Quoi qu'il en soit, nous nous bornerons dans ce qui suit à l'examen de quatre courants de pensée qui ont pris corps au XX^e siècle, parce que c'est essentiellement aux positions et concepts formulés par ces courants que s'articulent les recherches sur l'agir qui se sont développées et se poursuivent actuellement dans les sciences humaines/sociales.

1. La philosophie analytique et la sémantique de l'action

La branche de la philosophie analytique ici concernée est issue de l'œuvre de Wittgenstein, dont nous avons tenté ailleurs de résumer le parcours, pour ce qui concerne du moins les questions du langage et de l'agir (voir Bronckart, 1987). De manière schématique, cet auteur a d'abord tenté, dans le *Tractatus* (1922/1961a), de démontrer que les structures propositionnelles du langage constituent de fidèles « traductions » d'une logique du monde préexistante. Ayant échoué dans cette démarche, faute d'un moyen d'accès indépendant (du langage) à cette logique présumée du monde, et ayant pris en compte cette réalité tenace qu'est l'extrême diversité des langues naturelles, il s'est ensuite centré sur l'analyse des divers types de règles qui caractérisent les processus de représentation (*Darstellung*) du monde dans et par le langage (voir 1964/1975). Cette analyse l'a alors conduit à s'interroger sur l'effet qu'exercent les diverses structures langagières sur le statut même des unités (ou mots) qu'elles organisent, et surtout sur les éléments qui expliquent ou conditionnent cette même diversité langagière. Et ces interrogations ont abouti, dans les *Investigations philosophiques* (1953/1961b), à une position que nous résumerons en trois thèses.

Le langage n'existe qu'en tant que *pratiques*, et ces pratiques, ou *jeux de langage*, sont hétérogènes, irréductiblement diverses et se transforment en permanence.

La diversité des jeux de langage est corrélative de celle des *formes de vie*, c'est-à-dire de la diversité des formes que prend l'agir humain. Dans cette perspective, les pratiques langagières sont des instruments de régulation de l'agir général, et c'est en regard de celui-ci que les unités et structures mobilisées dans ces pratiques prennent leur signification ; plus précisément, le sens d'une entité langagiére ne peut être appréhendé que comme produit de l'*usage*, ou en tant que résultat (momentané) des pratiques signifiantes : « Laissez l'usage des mots vous en enseigner la signification » (1961b, p. 353).

C'est dans le cadre de ces jeux de langage que *s'élaborent* les connaissances humaines ; au cours des pratiques langagières, des séquences sonores finissent par être attribuées à des objets ou à des événements du monde, et c'est *cette attribution qui est constitutive des représentations*, et plus largement de l'ensemble de l'appareil cognitif humain.

Si l'on pose l'équivalence entre « formes de vie » et activités d'une part, « jeux de langage » et genres de textes d'autre part, les thèses qui viennent d'être évoquées non seulement sont compatibles avec, mais enrichissent notamment les principes de l'interactionnisme social, pour autant toutefois que l'on souligne le caractère primairement collectif des activités langagières et générales (voir Bronckart, 1994, pp. 29-30). Cette dimension sociologique était absente de l'œuvre de Wittgenstein, et c'est dès lors dans une autre perspective

que ses successeurs ont poursuivi leur quête analytique : en se donnant comme objectif d'élucider le statut de cet agir constitutif de la vie et des pratiques langagières, et en reprenant la méthodologie de *déchiffrement logico-linguistique* (qu'est-ce qu'un énoncé donné nous « montre » des propriétés et de la structure de l'agir ?) qu'utilisait Wittgenstein depuis le *Tractatus*.

Le propos d'Anscombe dans *Intention* (1957/2001) était précisément d'identifier et de caractériser les phénomènes humains pouvant relever de l'ordre de l'agir, ce qui l'a conduite à distinguer les *événements* se produisant dans la nature, de l'agir humain qu'elle a re-qualifié *d'action*. Pour l'auteure, ces deux sortes de phénomènes se manifestent dans le cadre de jeux de langage différents. A titre d'exemple, un énoncé comme « *deux tuiles tombent du toit sous l'effet du vent* » relate un pur *événement*, c'est-à-dire un enchaînement de phénomènes inscrits dans l'espace-temps, et dont les relations peuvent faire l'objet d'une *explication causale* telle que définie par Hume : les deux phénomènes évoqués [a) *le vent souffle* ; b) *les tuiles tombent*] peuvent être définis de manière indépendante, et le phénomène a) est un antécédent nécessaire et suffisant pour provoquer l'occurrence du phénomène b). Par contre, un énoncé du type « *Pierre fait tomber deux tuiles du toit pour endommager la voiture du voisin qu'il déteste* » relate un enchaînement qui peut être saisi soit comme *événement*, soit comme *action*. Dans le premier cas, on considérera simplement que le phénomène a) *Pierre manipule les*

tuiles est logiquement indépendant du phénomène b) *la voiture du voisin est endommagée*, et l'on pourra alors interpréter l'enchaînement a → b en termes de causalité : la manipulation de Pierre est une cause, et l'endommagement de la voiture en est l'effet. Mais une telle interprétation néglige délibérément les caractéristiques de l'enchaînement verbalisées dans l'énoncé-exemple par *fait tomber*, *pour* et *qu'il déteste*. Elle manque en d'autres termes les propriétés *psychiques* imputées à *Pierre*, en l'occurrence l'évocation de l'existence d'un *motif* (ou raison d'agir : *Pierre déteste son voisin*) et d'une *intention* (*Pierre fait tomber ... pour*). Ce n'est que lorsque ces propriétés psychiques sont prises en compte, et que sont examinées leurs relations avec les propriétés comportementales, qu'un enchaînement de phénomènes impliquant un humain se trouve saisi en tant qu'action.

Dans *Explanation and Understanding* (1971), von Wright a proposé une analyse assez similaire. Pour ce dernier, les conduites humaines peuvent être décrites au titre d'événements, comme des *systèmes clos de comportements* comportant un état initial, un ensemble de transformations internes et un état final. Mais ces mêmes conduites comportent aussi un aspect d'*intervention intentionnelle*, qui justifie qu'on les qualifie d'*actions* ; pour produire l'état initial d'un système, un agent doit « intervenir dans le cours des choses », décider, exercer un pouvoir ; et l'exercice de ce pouvoir, comme son orientation intentionnelle, sont dans une relation d'interdépendance avec des motifs. Comme l'indique le

titre de son ouvrage, von Wright s'est cependant surtout centré sur les corrélats méthodologiques de cette distinction entre action et événement. Selon lui, dans la mesure où il n'existe pas de système de comportements sans état initial, pas d'état initial sans intervention humaine, et pas d'intervention sans l'exercice d'un pouvoir, l'observateur scientifique doit disposer d'une connaissance du *pouvoir-faire* (et du projet) de l'agent pour identifier l'état initial d'un système, pour délimiter ce système et pour appréhender ses conditions de clôture. Et en reformulant cette problématique des rapports entre dimensions comportementales et mentales en sens inverse, il faut admettre, à la suite d'Anscombe, que le projet et le pouvoir-faire de l'agent ne peuvent à leur tour être identifiés sans prendre en compte les comportements observables qui les réalisent, tout comme les motifs ne peuvent être totalement identifiés indépendamment des comportements dont ils sont la raison. Et cette impossibilité d'une appréhension et d'une définition indépendantes des paramètres comportementaux *vs* mentaux a comme conséquence que l'action ne peut faire l'objet d'une explication causale, au sens strict de ce terme ; l'action ne peut en conséquence qu'être *comprise*, en un processus interprétatif dont le statut demeure toutefois problématique.

Revisitant par la suite l'ensemble des travaux de l'école analytique, Ricœur (1977) a proposé une *sémantique de l'action*, qui identifie et définit les paramètres permettant de distinguer cette dernière des simples évé-

gements. Selon lui, toute action implique un *agent* qui, en intervenant dans le monde, mobilise des *capacités mentales et comportementales* dont il se sait disposer (un *pouvoir-faire*), des *motifs* ou *raisons* qu'il assume (le *pourquoi du faire*), et des *intentions* (les effets escomptés du faire) ; ces trois derniers paramètres (*capacités, raisons et intentions*) définissant la *responsabilité* prise par l'*agent* dans l'*intervention ou dans l'action*.

Si, au travers de cette synthèse de Ricœur en particulier, elle a fourni un premier réseau de concepts qui sont aujourd'hui relativement stabilisés, cette approche présente cependant à nos yeux trois limitations de taille. Tout d'abord, la méthodologie et l'argumentation adoptées (un « déchiffrement » de fait assez peu contrôlé d'énoncés *ad hoc* ou artificiels) ne permettent pas de dissocier ce qui relève de l'*agir* en tant que tel (en tant qu'*observable mondain*) de ce qui relève de l'*interprétation* de cet *agir* dans et par les énoncés. Et cette indissociation ne permet pas que soit vraiment posée la question du statut ontologique de l'*agir* : n'est-il qu'un produit de l'*interprétation verbale*, ou existe-t-il aussi dans le *réel* ; et si oui, sous quelle forme ? Ensuite, la question des frontières de l'*agir* (des critères permettant d'identifier des unités de base, éventuellement composables en entités complexes) n'a pu être résolue, mais il est vrai que cette question ne semble résolue par personne à ce jour. Enfin et surtout, cette approche repose sur une *épistémologie* qui est de fait *individualiste*. Comme le montre Filliettaz (2002, pp. 146-147), les

analyses des unités praxéologiques qui y sont proposées s'inspirent de la théorie illocutoire de Searle, et portent les traces du caractère monologal de cette théorie : l'agir y est saisi comme production d'un acteur solitaire, non comme une entité dialogique, présupposant un accord et/ou un partage. Par ailleurs, l'absence de toute prise en compte des facteurs historiques, sociaux, culturels et sémiotiques susceptibles d'influencer l'agir confère à cette approche une tonalité franchement *idéaliste* : tout semble se passer comme si l'agent (le sujet ?) et ses représentations propres constituaient les seuls déterminismes de l'agir, et comme si, en conséquence, la connaissance des propriétés de l'agent au moment du déclenchement d'une intervention était suffisante pour comprendre l'ensemble des caractéristiques effectives du déroulement temporelisé (ou du *cours*) de l'agir.

2. Activité humaine et agir communicationnel chez Habermas

Dans son ouvrage *Théorie de l'agir communicationnel* (1987a et b) et dans divers autres écrits (voir 1987c), Habermas a développé une toute autre approche du statut de l'agir humain. Son propos n'est plus, comme chez Anscombe ou von Wright, d'analyser ce qui différencie l'action des événements, mais plutôt, dans le cadre d'une œuvre centrée sur l'épistémologie et la méthodologie des sciences sociales, de proposer une théorie de l'agir humain qui pallie les insuffisances des conceptions d'un acteur rationnel et/ou stratégique (capable d'analyser clairement les situations et de conduire son projet avec

efficacité), et de renouer ce faisant avec ce qui lui paraît constituer la véritable signification des propositions fondatrices de Weber (voir 1965). Et une telle démarche implique donc nécessairement une réelle prise en compte des facteurs socioculturels et sémiotiques éludés par la philosophie analytique.

Même si, ce faisant, nous avons conscience de procéder à une distorsion de la logique et de la progression argumentatives de l'auteur, pour les commodités de notre exposé, nous présenterons d'abord les éléments centraux de sa théorie de l'activité humaine, avant d'aborder son approche du statut de l'agir communicationnel et du rôle qu'il exerce sur cette même activité.

S'agissant de l'activité humaine, la position générale d'Habermas n'est pas de considérer que celle-ci n'est nullement déterminée par des règles de rationalité et d'efficacité, mais de considérer qu'il ne s'agit là que d'une des dimensions de l'organisation de l'agir, qui co-existe avec d'autres dimensions, sinon plus fondamentales, du moins plus spécifiquement humaines. Le principe de cette approche est que toute activité se déploie en regard de représentations collectives qui sont organisées en trois systèmes qualifiés de *mondes* (*formels* ou *représentés*) : monde objectif, monde social et monde subjectif. Toute activité se déroule d'abord dans un milieu physique dont il convient d'avoir une connaissance adéquate, et ce sont les connaissances relatives à cet univers matériel, telles qu'elles ont été élaborées dans la socio-histoire humaine, qui sont constitutives du *monde objectif*.

tif. Mais toute activité se déroule aussi dans le cadre de règles, de conventions, de systèmes de valeurs élaborés par un groupe particulier, qui portent notamment sur les conditions d'organisation des tâches et sur les modalités de coopération entre les membres qui y sont impliqués, et les connaissances collectives accumulées à ce propos sont constitutives du *monde social*. Enfin, toute activité mobilise des *personnes*, dotées d'une économie psychique et de caractéristiques qui, pour être « privées » (elles sont inscrites en *un* organisme, selon des modalités d'organisation toujours singulières), ont néanmoins aussi fait l'objet de démarches « publiques » de connaissance, et ce sont les produits de ces démarches qui sont constitutives du *monde subjectif*.

En un état synchronique donné, ces trois mondes constituent des *systèmes de coordonnées formelles* vis-à-vis desquels tout agir humain exhibe des *prétentions à la validité*, et à partir desquels s'exercent en retour des *évaluations* et/ou des contrôles collectifs. Par le fait qu'il est produit dans le contexte du monde objectif, tout agir exhibe des prétentions à la *vérité* des connaissances, vérité qui conditionne elle-même l'*efficacité* de l'intervention dans ce monde : c'est cette dimension qui est qualifiée d'*agir téléologique*, et qui peut se complexifier en un *agir stratégique* lorsque les situations impliquent la mobilisation de partenaires humains, dont il s'agit aussi d'avoir une connaissance objective ou vraie. Par le fait même qu'il est produit dans le contexte du monde social, tout agir exhibe des prétentions à la *conformité* eu

égard aux règles et valeurs que ce monde organise, et cette dimension est qualifiée *d'agir régulé par les normes*. Enfin, par le fait qu'il est produit dans le contexte du monde subjectif, tout agir exhibe des prétentions à l'*authenticité* ou à la *sincérité* de ce que les personnes donnent à voir d'elles-mêmes, et cette dimension est qualifiée *d'agir dramaturgique*. Ces trois dimensions ne constituent donc pas (nécessairement) des types d'agir, mais identifient en quelque sorte les angles sous lesquels un agir humain peut être évalué : un agir peut être efficace et néanmoins considéré comme non conforme aux normes en usage et non authentique dans ce qu'il révèle des personnes impliquées ; un agir jugé conforme et sincère peut au contraire se révéler inefficace, etc. Tout l'intérêt de cette approche est donc de montrer que la réalisation d'un agir s'effectue nécessairement au regard de systèmes de déterminations divers, éventuellement en conflit, et non en tant que trajectoire rectiligne qui ne serait déterminée que par les propriétés définissant la responsabilité de l'agent.

L'analyse qui précède a cependant fait artificiellement l'impasse sur le statut et le rôle de l'*agir communicationnel*, dimension propre à l'espèce humaine et que nous présenterons dès lors sous l'angle anthropologique. Dès l'origine, les membres des groupes humains primatifs ont, comme les autres mammifères supérieurs, concrètement collaboré à des activités générales liées à la survie (activités de nutrition, de reproduction et d'évitement du danger). Mais en raison notamment de la

libération des mains, les humains ont produit des instruments qui ont renforcé et prolongé leurs capacités comportementales, et l'exploitation de ces instruments dans le cadre d'activités complexes a inéluctablement requis un mécanisme d'*entente* sur ce qui constituait le contexte même de l'activité et sur la part que les individus instrumentés pouvaient y prendre. Ce mécanisme n'est autre que le *langage*, qu'Habermas saisit dans sa dimension pratique première, c'est-à-dire comme mécanisme de création d'unités sémiologiques arbitraires et sociales-conventionnelles : *arbitraires* en ce que la confection de ces unités ne se fonde nullement sur les propriétés naturelles ou objectives des entités qu'elles expriment (comme en atteste l'extrême diversité des langues naturelles et donc des mots susceptibles de renvoyer à un même référent) ; *sociales* en ce que la stabilisation du rapport entre les entités verbales et leur référent requiert en conséquence un accord ou une *convention* entre les membres d'un groupe déterminé. Ce mécanisme contribue à l'*entente*, en ce que les entités langagières stabilisées ont cette propriété de pouvoir absorber les représentations que se construisent les humains singuliers dans leur rapport direct au monde (*représentations* par principe *idiosyncrasiques* ou relevant du monde vécu des individus) et de les transformer (au prix, certes, de nombreux deuils intimes) en des *représentations partageables*, communes ou publiques. De l'existence de ces pratiques verbales, Habermas tire deux

conséquences majeures, qui ne sont qu'apparemment paradoxales.

La première est que les humains disposent de deux catégories d'agir qu'il convient de nettement distinguer. D'une part un agir que l'auteur qualifie parfois de *téléologique*, mais cet adjectif paraît malencontreux parce que ce qui est désigné par là, c'est l'agir en ce qu'il est finalisé par rapport aux trois mondes (en ce qu'il vise un effet dans ces mondes), ce qui inclut nécessairement les trois formes évoquées plus haut : agir téléologique proprement dit, agir régulé par les normes et agir dramatique. Nous re-qualifierons en conséquence cette catégorie d'*agir praxéologique*. D'autre part un *agir communicationnel* (les pratiques langagières) qui ne vise pas *directement* un effet dans ou sur le monde, mais qui vise à établir l'entente qui est nécessaire pour le déploiement social des diverses formes d'agir praxéologique.

La seconde est qu'en dépit de cette différence de statut, l'agir communicationnel est néanmoins, en pratique, fondamentalement articulé à l'agir praxéologique : l'agir communicationnel est l'instrument au travers duquel se manifestent concrètement les évaluations sociales des prétentions à la validité des trois formes d'agir praxéologique, et dans la mesure où les mondes organisant les critères de ces évaluations sont connus des acteurs, il est aussi l'organisateur des représentations que se font ces acteurs de leur situation d'agir, et, partant, le *régulateur* de leurs interventions effectives. En d'autres termes

encore, sans agir communicationnel, il ne pourrait y avoir déploiement des formes d'agir praxéologique telles qu'elles sont attestables chez l'humain.

Si elle est fondamentale pour notre propos, l'approche d'Habermas nous paraît cependant insuffisante au plan linguistique. Son approche technique des phénomènes langagiers fait en effet quasi exclusivement référence à la *théorie des actes de langage* d'Austin et Searle, et ce faisant, d'une part n'intègre pas les profondes réflexions sur le statut même des *signes* langagiers qui émanent en particulier de la théorie de Saussure, d'autre part ne prend pas en compte le niveau majeur d'organisation de l'agir langagier, qui est celui des *textes et/ou discours*. Et cette dépendance théorique se double d'une dépendance méthodologique : les argumentations linguistiques de l'auteur se caractérisent par une *indissociation* proche de celle que nous dénoncions à propos des approches analytiques : elles ne permettent pas de clairement distinguer ce qui relève des propriétés de l'agir langagier d'une part, de celles de la réalisation de cet agir dans des énoncés relevant d'une langue donnée d'autre part. Nous nous permettrons dès lors de formuler sur ce thème un ensemble de propositions qui, tout en étant compatibles avec l'orientation générale de la théorie de l'auteur, tentent de la compléter ou de la prolonger.

Revenons d'abord sur le statut des *signes* mobilisés dans l'agir communicationnel, en tentant de tirer toutes les conséquences de leur caractère arbitraire et conventionnel, et adoptons pour ce faire une analyse géné-

tique (au sens de Vygotski) portant sur les conditions d'élaboration d'un mot nouveau destiné à désigner un phénomène jusque là inconnu. Pour désigner ce phénomène, un locuteur donné pourrait proposer une suite sonore quelconque (« baligne », par exemple), mais en raison de l'arbitraire, d'autres locuteurs pourraient tout aussi légitimement proposer des suites très différentes (« caspade », « vestion », etc.) ; ces propositions individuelles constituent ce que nous qualifierons, en nous inspirant d'Habermas, de *prétentions à la validité désignative*. Pour devenir *signe* (et entrer dans la langue), il convient que l'une de ces prétentions soit, selon Saussure, « ratifiée par le consentement collectif », seule cette accession à un statut conventionnel-social lui conférant une valeur proprement déclarative. Ce n'est alors qu'une fois que les signes sont ainsi socialement stabilisés qu'ils peuvent servir à désigner des phénomènes, et notamment qu'ils peuvent rendre compte de l'agir humain et servir à l'évaluation de ses prétentions à la validité eu égard aux mondes formels. Cette analyse nous conduit à réorganiser le schéma habermassien de la manière suivante. L'agir communicationnel se déploie en prétentions à la validité désignative, qui, une fois ratifiées, deviennent les signes d'une langue. Symétriquement, l'agir praxéologique se déploie en prétentions pratiques à la validité eu égard aux mondes représentés, prétentions qui peuvent être méthodologiquement saisies indépendamment de tout effet de l'agir communicationnel, et que nous re-qualifierons pour cette raison de *pré-*

tentions à la validité praxéologique. Si les signes de la langue permettent alors effectivement, comme l'affirme Habermas, de se prononcer sur les prétentions à la validité praxéologique, il convient de considérer qu'en retour, les conditions de l'agir praxéologique associé à l'agir communicationnel peuvent entraîner des remises en question de la signification des signes, en d'autres termes, peuvent générer des débats sur leur prétention à la validité désignative. Et c'est ce processus *dialectique* qui explique qu'en réalité les signes ne sont jamais définitivement stabilisés, qu'ils évoluent en permanence et que les langues changent inéluctablement avec le temps.

Par ailleurs, cette interaction des signes avec leur environnement praxéologique ne s'effectue pas de manière directe ou isolée ; dotés d'une réelle autonomie par rapport aux aspects du monde qu'ils désignent, les signes se structurent en *textes*, et ces textes exhibent des modalités d'organisation différentes qui tiennent notamment à la nature de l'agir praxéologique auquel ils s'articulent, ce qui justifie que l'on parle de *genres de textes* différents.

Enfin, en intégrant les thèses de Wittgenstein et de Saussure selon lesquelles les constructions sémiotiques sont fondatrices de l'ensemble des processus cognitifs, nous soutiendrons que c'est dans la pratique des signes organisés en textes que *se construisent et se transforment les mondes représentés*.

Indépendamment de cette réévaluation du statut et des effets des processus langagiers, notre présentation de la théorie d'Habermas resterait gravement lacunaire si elle

n'intégrait son analyse du monde vécu et de ses rapports avec les systèmes que constituent les mondes formels.

Telle que la reformule l'auteur (1987b, pp. 126-216 ; 1987c, pp. 430-436), la notion de *monde vécu* a trait à certaines dimensions de l'*état d'un agent* au moment où il s'engage dans un agir communicationnel et/ou dans un agir praxéologique. Outre les connaissances explicites dont il dispose des mondes formels, l'agent qui s'engage dans l'agir a également accumulé au cours de sa vie sociale et culturelle un ensemble d'expériences qui l'ont doté d'un *savoir d'arrière-plan* relatif au contexte de son agir. Il s'agit là d'un *savoir d'évidence*, qui est de nature *holistique* au sens où il est constitué d'éléments hétérogènes qui se renvoient les uns aux autres hors toute organisation logique, et qui est aussi *implicite* et *inconscient*, au sens où il n'est pas constitué de propositions thématiques qui seraient accessibles et au jugement des agents eux-mêmes et au jugement des autres, et qui ne sont donc susceptibles ni de contestation ni de justification. Outre qu'il fournit ainsi une forme de *pré-compréhension* du contexte de l'agir, le monde vécu constitue également un réservoir de convictions et d'hypothèses (toujours implicites) sur *ce à quoi peut aboutir ce même agir*, qu'il soit d'ordre communicationnel ou d'ordre strictement praxéologique.

L'engagement effectif dans l'agir se traduit alors nécessairement par une manière de *confrontation* entre les éléments du monde vécu orientant primairement cet engagement et les *systèmes de connaissances formelles* à

partir desquels se déploient les évaluations sociales (les contestations et les justifications) de cet agir. Confrontation qui peut alors aboutir à une *rationalisation* ou une *technicisation* de certains ingrédients du monde vécu (transformations de certaines représentations idiosyncrasiques en représentations socialisées), qui modifie ainsi l'état de ce monde vécu, sans pour autant l'épuiser, ou encore sans toutefois en modifier le statut et les conditions de fonctionnement.

3. L'agir comme « pilotage » ou « régulation » des conduites humaines

Cette troisième approche peut être identifiée dans l'œuvre de Schütz (1994 ; 1998 ; pour des analyses détaillées, voir Friedrich, 2001, et Tellier, 2003), et à l'état d'ébauche dans certains écrits de Bühler (1927 ; voir Friedrich, 1999). S'ils sont le premier sociologue et le second psychologue, ces deux auteurs soutiennent chacun à leur manière que les problématiques qu'ils abordent dans leur champ disciplinaire respectif ne peuvent être dissociées de celles ayant trait au monde vécu des acteurs singuliers. Leur objectif est en conséquence de fonder leur démarche scientifique sur un « amont » relevant de l'investigation philosophique, en l'occurrence de l'approche phénoménologique inspirée de Husserl. S'ils reprennent à ce courant la thèse selon laquelle l'ensemble des phénomènes humains ont un caractère *intentionnel* ou *sensé*, ils considèrent néanmoins, d'une part que les propriétés du monde vécu ne sont pas exclusivement appréhendables au niveau de l'expérience intime

des sujets et sont donc aussi accessibles à des démarches d'analyse relevant des *méthodologies indirectes*, d'autre part que l'approche de ces propriétés du monde vécu doit s'articuler aux approches scientifiques-empiriques portant, pour l'un sur la construction des faits sociaux, pour l'autre sur le développement des capacités psychologiques.

La démarche de Schütz se présente explicitement comme une tentative d'articuler les approches de Husserl et de Weber, articulation requérant cependant un aménagement critique de l'une et l'autre de ces positions. L'approche de sociologie compréhensive de Weber, si elle rejette le présupposé de la rationalité intégrale de l'agir (et plus largement du social), pose néanmoins une claire distinction entre le sens *vécu* par les acteurs sociaux et le sens *construit* par le sociologue, et se centre délibérément sur le second. La thèse centrale de l'auteur est que, face au caractère hétérogène et incommensurable des valeurs et des motifs subjectifs qui orientent les actions humaines, le sociologue ne peut que construire, par abstraction, un cadre fictif, qui par sa fictivité même, permet de mettre en évidence les relations significatives, ou « typiques », organisant les conduites des acteurs ; face à la subjectivité radicale des actions singulières, le sociologue « objective » et comprend ces mêmes actions en construisant un schéma abstrait ou purifié : l'*idéal-type*. Selon Schütz, cette approche consiste à procéder d'abord à une lecture *post hoc* des conduites humaines, qui, considérant ces dernières dans leur achèvement

stabilisé, leur attribue une dimension de « rationalité par finalité » et elle consiste ensuite à projeter cette dimension de rationalité sur les conduites telles que les vivent les acteurs ; projection selon lui totalement injustifiée, dans la mesure où chaque acteur attribue à son agir un sens qui est radicalement singulier et qui en outre se modifie dans le cours même de l'agir. Pour Schütz, le problème est alors, d'une part de se donner les moyens d'analyser les significations subjectives construites par les acteurs (en considérant donc, contrairement à Husserl, qu'elles sont objectivables), d'autre part de tenter d'identifier les mécanismes par lesquels cette première couche de sens s'articule à une seconde couche, socialisée, pour l'analyse de laquelle la démarche wéberienne garde toute sa pertinence. Plus concrètement, Schütz souligne la nécessité de distinguer l'*action accomplie* (celle à laquelle s'adresse Weber), de l'*action en train de se faire*, cette dernière comportant certes un sens de départ (sens visé par un acte réfléchi initial de l'acteur), mais ce dernier pouvant se modifier dans des directions a priori imprévisibles à mesure que l'action s'accomplit : étant donné les contraintes et résistances de l'environnement, le résultat d'une action n'est pas forcément celui qu'imaginait l'agent au départ. Ce faisant, l'auteur insiste évidemment sur la nécessité d'une prise en compte du *temps interne* (non spatialisé) selon lequel l'agir se déploie, temporalité synchronique, dynamique et poly-déterminée, à distinguer de la saisie

temporelle rétrospective qui tend à conférer à l'agir unité et homogénéité.

Bühler a quant à lui insisté sur la nécessité d'une étude de ce même cours temporel de l'agir, conçu en termes de mécanismes de *pilotage* ou de *régulation*. Pour cet auteur comme pour le précédent, si l'action constitue bien l'unité d'analyse en laquelle se manifeste la dimension téléologique du fonctionnement humain, les buts ou intentions imputables à l'agent ne coïncident cependant en principe jamais avec le cours effectif de l'action, ou encore avec sa *réalisation*. L'agent se trouve en effet exposé à de multiples systèmes de connaissances ou de déterminations relevant de trois ordres : ses perceptions propres, qui lui fournissent des indices relatifs à l'état des choses du monde ; les valeurs et/ou normes qu'il a intérieurisées au cours de sa vie sociale ; les interventions comportementales sensées des autres membres de sa communauté. Les informations issues de ces systèmes interfèrent avec le but conscient (les conditions objectives du monde peuvent s'opposer à sa réalisation ; les normes sociales ou les réactions des autres peuvent entraîner sa modification) et contraignent de la sorte l'agent à « piloter à vue ». Dans cette conception, l'agir ne se réduit donc plus au vécu intentionnel d'un sujet, mais se définit plutôt par les mécanismes de pilotage d'agents aux prises avec des déterminations contradictoires, et la démarche d'étude de ces mécanismes doit, à partir d'analyses empiriques ou inductives, aboutir à la construction de modèles explicatifs.

4. La reconfiguration de l'agir dans et par les textes

Cette dernière approche s'inscrit dans une toute autre tradition, qui est celle de l'*herméneutique*, que l'on peut définir comme la discipline centrée sur la problématique de l'interprétation des signes en général, et des signes langagiers en particulier. Comme le relève Rastier (2001, pp. 99-132), sous l'impulsion de Schleiermacher, un pan de cette discipline s'est distancié de son ancrage philologique et philosophique originel (centration quasi exclusive sur le statut des contenus verbalisés), pour mettre en œuvre une démarche qui prenne aussi en compte les caractéristiques linguistiques effectives (ou matérielles) des textes : c'est notamment à l'élaboration d'une telle *herméneutique matérielle* qu'ont œuvré Szondi (1989) et, dans une moindre mesure, Gadamer (1976 ; 1996). Et c'est dans une perspective analogue, d'*herméneutique textuelle*, que Ricœur a proposé la théorie de la *reconfiguration de l'agir dans les discours*, dont nous résumerons ci-dessous les deux thèses majeures.

La première, développée notamment dans divers articles rassemblés dans les *Essais d'herméneutique* (1986), pose une relation d'analogie entre les *actions sensées humaines* et les textes. Ricœur affirme d'abord que, comme les textes, toute action humaine est fondamentalement sociale, « non seulement parce qu'elle est (généralement) l'œuvre de plusieurs agents de telle manière que le rôle de chacun d'entre eux ne peut être distingué du rôle des autres, mais aussi parce que nos actes nous échappent et ont des effets que nous n'avons pas

visés » (p. 193). Cette prise de position signifie que, même si elle constitue au départ le résultat d'une intervention intentionnelle d'un agent, l'action, une fois produite, « se détache » de cet agent et développe ses propres conséquences, tout comme un texte, une fois produit et mis à disposition des interprétants, se détache des intentions de son auteur. Sous l'effet de cette autonomisation, l'action constitue une *œuvre ouverte* (dont la signification est en suspens) qui s'inscrit dans le temps social et y laisse des traces qui sont l'objet même de l'Histoire. Et cette œuvre ouverte et polysémique donne alors lieu, comme les textes toujours, à des démarches d'interprétation, ce qui implique qu'elle peut constituer l'objet d'une approche herméneutique. On relèvera encore que, selon l'auteur, cette interprétation fait intervenir trois catégories de facteurs : l'action est d'une part un système orienté de comportements produisant des effets dans le monde, et elle doit être analysée de ce premier point de vue ; mais l'action se déploie en même temps dans un cadre social générateur de conventions (valeurs, symboles, règles), et son sens doit être analysé comme un produit de ce contrôle social ; enfin les modalités d'inscription de l'agent dans le réseau des relations sociales le conduisent à saupoudrer son action de caractéristiques singulières, qui sont les traces de ce qu'il « donne à voir » de lui à autrui ; et cette stylistique de l'action est également à interpréter. Comme on le constate, ces trois réseaux d'interprétation sont similaires aux trois formes de saisie de l'action qu'Habermas a décrites

par ailleurs sous les termes d'agir téléologique, d'agir régulé par des normes et d'agir dramaturgique.

Cette première thèse vise en réalité à justifier la démarche d'herméneutique de l'action qui constitue la seconde thèse que nous commenterons ci-dessous. Mais dans ce souci de justification, Ricœur en vient à poser une stricte analogie entre textes et actions (op. cit., pp. 205-221), qui fait notamment l'impasse sur le statut sémiotique des premiers, et surtout qui n'est soutenable que dans la mesure où l'auteur réduit le domaine de la textualité aux seules productions écrites relevant des genres narratifs. Outre qu'elle n'est nullement nécessaire pour sa justification, cette analogie n'est pas recevable du point de vue de l'analyse des discours.

La seconde thèse est celle du *cercle herméneutique*, qui propose, sur la base de ce qui précède, un emboîtement subtil entre herméneutique textuelle et herméneutique de l'action : interpréter un texte, c'est (notamment) interpréter les figures interprétatives de l'action qu'il contient, et c'est donc de ce fait interpréter aussi l'action humaine. Telle qu'elle a été développée dans la série *Temps et récit* (1983, 1984, 1985), l'analyse du cercle herméneutique se déploie en trois temps. Ricœur reconnaît d'abord l'importance du *monde vécu* et en s'appuyant notamment sur les écrits d'Augustin et de Heidegger (1964), il pose que, dans ce cadre, l'humain est confronté au « souci » existentiel et en particulier aux apories du temps ; dans ce conglomérat de préconnaissances, il perçoit certains des traits structurels

des actions dans lesquels il est engagé, comme il identifie certains aspects des médiations symbolico-sociales qui les sous-tendent, comme il accède à certains aspects de la dimension temporelle de l'action ; mais ces représentations vécues demeurent par principe hétérogènes, discordantes, ou non rationalisables. Prenant appui sur la conception aristotélicienne de la *mimesis*, Ricœur soutient alors que l'élaboration des textes narratifs constitue une démarche dont le but fondamental est de dépasser cet état de discordance, en proposant une *re-figuration* ou une *schématisation* intelligible des actions humaines. Dans cette perspective, les narrations proposent un monde fictif dans lequel agents, motifs, intentions, raisons, circonstances, etc., sont *mis en scène* de manière telle qu'ils forment une structure concordante ; en d'autres termes encore, les narrations organisent les événements et incidents individuels peu intelligibles en une structure sensée, et c'est par rapport à cette structure même que ces événements et leur succession temporelle sont susceptibles de prendre sens. La troisième étape est alors celle de l'*interprétation* proprement dite : dès lors qu'elles constituent des œuvres ouvertes, les narrations sont disponibles pour tout humain, et c'est à leur contact que ces derniers se reconstruisent une compréhension des actions qui tend à la rationalité, et qu'ils tentent ce faisant de se comprendre eux-mêmes en tant qu'agents agissant en permanence dans le monde.

On relèvera encore que cette théorie du Cercle herméneutique peut être lue à deux niveaux. D'un côté, elle

consiste à identifier et décrire un *processus fondamental du développement humain*, en même temps qu'elle statue sur la fonction que remplissent les myriades de productions textuelles narratives : l'homme, avec les seules ressources de son monde vécu, ne peut aboutir à une interprétation rationnelle des réseaux d'agir dans lesquels sa vie est plongée ; exploitant les ressources du langage, il propose alors des textes de clarification de l'agir et de la vie, les narrations, qui sont mises en circulation sociale et disponibles pour l'interprétation de chacun ; ce travail d'interprétation résout certaines des apories ou difficultés du monde vécu, sans toutefois jamais les épuiser. D'un autre côté, cette théorie vise à préciser la *démarche méthodologique* que constitue l'herméneutique des textes et de l'action : d'abord investiguer le monde vécu, en une approche qui ne peut être que compréhensive ; ensuite analyser les propriétés effectives ou matérielles des textes narratifs, en utilisant pour ce faire les ressources techniques d'une analyse explicative des discours. Revenir enfin, en une approche à nouveau compréhensive, sur les modalités d'interprétation de ces textes par les personnes singulières.

Si nous adhérons globalement aux thèses de Ricœur, nous pensons aussi que son approche doit être généralisée, dans deux directions. La première, déjà évoquée, concerne la limitation qui est de fait posée quant aux sortes de textes susceptibles d'assurer la fonction de reconfiguration. Selon Ricœur il ne s'agirait que de textes écrits, dans la mesure où seuls ceux-ci témoignent

de la distanciation ou de l'autonomie (par rapport aux contextes de production) leur conférant le statut d'œuvre ouverte. Cette position n'est pas soutenable, en raison de l'émergence historique plus que tardive des productions directement ou primairement écrites : les mythes de l'Antiquité, comme les œuvres de Platon ou d'Aristote, sont des élaborations primairement orales, qui ont fait (parfois) ensuite l'objet d'une transcription ; et la fabrication directement écrite des textes ne date que de la Renaissance. On ne peut guère concevoir, dans l'optique même de Ricœur, que les œuvres de l'Antiquité échappent à son analyse, et qu'il ait fallu attendre la Renaissance pour que se déploie l'activité restructurante des textes ! En réalité c'est l'organisation textuelle elle-même, qu'elle soit produite en modalité orale ou en modalité écrite, qui est dotée de cette fonction de restructuration. Toujours selon l'auteur, il ne s'agirait en outre que des textes narratifs. Pourtant, l'analyse que propose Foucault dans *L'archéologie du savoir* (1969) montre que l'élaboration d'un genre textuel nouveau (le discours scientifique médical) est indissociable de la création de nouvelles unités de pensée, et que les processus en lesquels s'organisent ces unités ne sont que des reflets des règles conventionnelles organisant ce nouveau genre. Et dans *Maladie mentale et sens commun*, Schurmans (1990) a montré que, face à la discordance qu'entraîne le spectacle de la folie, un discours médical rationalisant s'est progressivement élaboré pour la refigurer (construction du concept de « maladie men-

tale »), et que ce discours constitue désormais le filtre au travers duquel les humains interprètent et comprennent la folie. Divers autres exemples pourraient être proposés, qui montreraient que chaque sorte de texte (narratif, théorique, interactif, etc.), offre des potentialités de re-configuration, pour autant que l'on procède – ce sera notre seconde généralisation – à une extension des objets mêmes sur lesquels porte cette dernière.

CHAPITRE 2

LES APPROCHES SOCIOLOGIQUES

1. Les déterminismes sociaux de l'action et des pratiques

Durkheim est le fondateur d'une sociologie abordant les relations entre le social et l'individuel dans une perspective à la fois positiviste, holiste et déterministe. Perspective *positiviste* dans la mesure où la démarche vise à fournir une explication scientifique des *faits sociaux*, en tant que « choses » autonomes, attestables dans les représentations, les pratiques et institutions *collectives*, indépendamment de leurs relations avec les savoirs et pratiques des individus. Perspective *holiste* dans la mesure où l'on considère que ces faits sociaux ont des caractéristiques propres, qui ne se réduisent ni à la somme des propriétés organiques des individus composant un groupe, ni à celle de leurs propriétés psychiques ou comportementales. Perspective *déterministe* enfin, dans la mesure où ces mêmes faits sociaux sont conçus comme s'imposant aux (et orientant les) pratiques et

représentations des individus : « non seulement ces types de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non » (1895/1963, p. 4). Dans cette approche, les faits sociaux se manifestent à deux niveaux : au niveau *physiologique*, ils se présentent comme des manières d'agir, de penser et de sentir qui ont une existence propre dans le cadre d'une société ; au niveau *morphologique*, ils se présentent sous la forme d'organisations économiques, juridiques, géographiques, etc., ou encore d'institutions, résultant des cristallisations historiques des manières de faire ou de penser. On relèvera encore que pour Durkheim, les recherches ayant trait aux faits sociaux « ne mériteraient pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif » (1893/1986, p. 39), ce qui signifie que le travail du sociologue doit servir à fonder des interventions sur les structures et pratiques sociales (notamment par le biais des démarches éducatives), visant à mettre en place des formes de conciliation entre intérêts individuels et intérêts collectifs, et à accroître ce faisant la cohésion sociale.

L'approche durkheimienne a le mérite de mettre en évidence les processus de détermination de l'agir individuel par l'agir collectif, mais elle tend cependant à absorber toute action individuelle dans le flux des pratiques collectives (et à diluer la responsabilité des agents dans les normes sociales), et gagne à être complétée par la prise en compte des processus « remontants » qui sont

impliqués dans l'élaboration et dans l'évolution permanente des faits sociaux (voir 2). On notera encore que Durkheim ne propose aucune définition précise ou technique de ce que constitue l'agir, l'activité ou l'action, que ce soit en tant qu'objet d'analyse du sociologue, ou en tant qu'intervention du sociologue.

Dans le cadre d'une œuvre majeure dont nous ne pourrons ici évoquer les principaux enjeux, Bourdieu a récusé ce qui, dans les propositions de Durkheim, pouvait paraître relever d'un positivisme strict : pour lui, les faits sociaux, comme tous les objets de connaissance, sont historiquement *construits* (voir, sur ce thème, Berger & Luckmann, 1986), et chaque monde social est dès lors un produit de l'histoire des groupes et des individus qui le composent. Mais cet auteur a par contre adhéré à la perspective holiste issue de Durkheim (le tout social ne peut être réduit à la somme des ingrédients émanant des individus), et dans *Le sens pratique* (1980) en particulier, il a soutenu que le social (et sa construction) étaient déterminés par deux facteurs contraignants et en interaction dialectique : l'*habitus* et les institutions (notions qui constituent des reformulations plus précises des dimensions physiologiques et morphologiques invoquées par Durkheim – voir Bronckart & Schurmans, 1999). S'inspirant sur ce point de Marx (1845/1951), il considère que les conditionnements que produisent les conditions de vie dans une classe sociale donnée engendrent des *habitus*, ou « systèmes de dispositions durables et transposables [qui constituent] des principes généra-

teurs et organisateurs des pratiques et des représentations » (op. cit., p. 88). Ces habitus seraient des produits de l'*incorporation* de pratiques socio-historiques propres à un groupe, qui, au niveau des individus, se présenteraient sous forme de *schèmes* de perception, de pensée et d'action, c'est-à-dire de règles adaptées à l'obtention de fins pratiques, sans être toutefois nécessairement conscientes ou explicitables. En tant que produits de l'histoire, ces schèmes de l'habitus contribuent à la reproduction ou à la perpétuation des déterminismes du passé, mais en tant qu'ils ont fait l'objet d'une incorporation dans des personnes singulières, dans des conditions d'apprentissage elles-mêmes particulières, ils peuvent, à l'intérieur de certaines limites, se redéployer en dispositions créatrices, génératrices de pratiques nouvelles. Et sous ce dernier aspect, ces schèmes entrent alors quasi nécessairement en interaction ou en conflit avec ces dimensions cristallisées du monde social que constituent les institutions.

Comme chez Durkheim toutefois, la théorie de l'habitus de Bourdieu n'est assortie d'aucune définition technique de ce qui constitue une pratique, un agir, une activité ou une action.

Dans un tout autre contexte théorique, Parsons a soutenu que c'est l'*action* qui constitue la dimension fondamentale du fonctionnement humain, et qu'elle est donc l'objet premier auquel s'adresse toute science sociale. Il considère que cette action « est constituée par les structures et les processus par lesquels les êtres humains

émettent des intentions signifiantes et, avec plus ou moins de succès, les incarnent dans des situations concrètes », et il ajoute, d'une part que toute expression signifiante « implique un niveau symbolique ou culturel de représentation et de référence », d'autre part que les intentions et leur impact concret manifestent « la tendance du système d'action (individuel ou collectif) à modifier sa relation à la situation ou à l'environnement, dans la direction souhaitée » (1966/1973, p. 6). Ce système général d'action peut être décomposé en quatre sous-systèmes, dévolus à la réalisation de fonctions « primaires » ou anthropologiques : - le système culturel assurerait le maintien des « modèles de contrôle » (reproduction des valeurs, des systèmes symboliques et de leurs codes) ; - le système social assurerait l'intégration des individus ou des sous-groupes (organisation de la contribution de chaque composante à la bonne marche de l'ensemble) ; - le système de la personnalité assurerait la réalisation des objectifs (ou la satisfaction des besoins, *in ultimo* individuels) ; - le substrat comportemental des organismes assurerait l'adaptation à l'environnement physique. Pour Parsons, c'est le *système social* qui constitue l'objet propre de la sociologie, système qui se caractérise par l'*interaction*, ou par l'action des acteurs entre eux et sur eux, et c'est dans les rapports qui se déploient entre ce système social et son environnement que se réalisent l'*intégration* de la personnalité à la société (constitutive de la relation *d'appartenance*), l'*intériorisation* des modèles sociaux par les personnes,

et l'*institutionnalisation* des valeurs culturelles. Dans cette perspective, la *société* constitue l'un des systèmes sociaux, ou plus précisément le système social le plus évolué, en ce qu'elle se caractérise par le plus haut degré d'autonomie à l'égard de son environnement spécifique.

Cette approche a le mérite de mettre l'accent sur la dimension praxéologique de toute organisation humaine, et de poser d'utiles distinctions entre les sous-systèmes d'activité collective. Mais elle se présente essentiellement comme une démarche formelle qui ne se prononce pas sur leurs origines et/ou leurs causes, et tend à considérer que toute vie sociale évolue quasi naturellement vers un état de meilleur équilibre, dont les sociétés occidentales constituerait, de facto, le modèle.

2. Les processus de construction des faits sociaux et des formes de l'agir

Nous évoquerons dans cette rubrique un ensemble de courants qui, au contraire des précédents, ne se centrent pas d'abord sur les dimensions macro-sociales et sur leurs effets, mais visent à analyser les processus plus élémentaires qui seraient *constitutifs* du social et, qui expliqueraient éventuellement son *développement* et son *évolution*.

Un des fondements de cette approche se situe dans l'œuvre de Simmel (1884/1981), qui constitue à nos yeux, avec celles de Durkheim et Weber, le troisième pilier fondateur de la sociologie. Simmel aborde le problème du social sous l'angle de l'*histoire*, mais en considérant toutefois que cette dernière ne peut être conçue

simplement comme relevant d'une reconstruction, par l'historien, des événements passés. Pour l'auteur, l'histoire est constituée d'abord par la mise en forme de ces mêmes événements par les acteurs : elle est un processus dynamique qui ne se déploie qu'en tant qu'il est porté par des sujets conscients et volontaires. En conséquence, le travail de l'historien constitue de fait une démarche *a posteriori*, qui procède par re-catégorisation, c'est-à-dire qui s'applique à des catégories déjà construites par les acteurs. Cette approche pose donc l'individu au principe de l'histoire sociale, mais contrairement aux tenants de l'individualisme méthodologique, elle ne saisit pas cet individu comme une entité exclusivement cognitive, rationnelle et efficace ; elle le conçoit comme une *personne* dotée d'une structure psychique qui, pour être complexe (elle est faite notamment d'*habitus* et d'*expériences* relevant du monde vécu), est néanmoins cohérente et compréhensible. Dans cette perspective, la démarche sociologique consiste à analyser les processus « historiques » mis en œuvre par les acteurs, et plus particulièrement à analyser les *interactions* qui se déploient entre eux. Ces interactions *définissent* en quelque sorte *la société* ; elles en sont la condition nécessaire et suffisante : nécessaire car « si on les supprime toutes par la pensée, il n'y a plus de société » (1981, p. 173), et suffisante car dès que plusieurs individus entrent en réciprocité d'action, il y a déjà société. L'analyse des interactions conduit à mettre en évidence des types d'agir (dotés de significations et de structures

spécifiques) qui présentent un caractère d'*idéalité*, dans la mesure où ils renvoient à des entités qu'on ne trouve dans l'histoire sociale réelle qu'à titre de fragments, de rudiments, ou encore de « produits semi-finis ». Mais cette idéalité n'est pas, comme chez Weber, le résultat de la démarche analytique du sociologue, elle est le résultat d'une *mise en forme interne* par les acteurs eux-mêmes, le produit de *processus configurants* que ces acteurs reconnaissent comme tels et qui structurent leurs interactions effectives. Cette attribution d'un pouvoir configurant aux actions réciproques entraîne alors logiquement une « correction » de la définition radicale de la société proposée plus haut : outre qu'elle est constituée d'interactions vives, la société est aussi constituée des résultats de ces interactions, qui se cristallisent en ces structures durables que sont les institutions (l'Etat, la famille, les classes, etc.). Pour Simmel néanmoins, ce sont les *interactions vives* qu'il faut d'étudier d'abord, car si elles n'existaient pas, les structures sociales apparaissent et stabilisées n'auraient jamais pu se constituer.

Si les travaux de Simmel sont longtemps restés méconnus, leur redécouverte a donné naissance, dès les années 1950, à un important courant qualifié initialement d'*Ecole de Chicago*, et plus généralement de *sociologie interactionniste*. Les autres sources de ce courant sont d'une part les propositions de l'*interactionnisme historique* évoqué dans notre introduction, d'autre part l'accent porté par la phénoménologie de Schütz sur le vécu subjectif des acteurs et sur le *lien intersubjectif*

comme fondateur du social. L'influence méthodologique est celle de l'*anthropologie*, préconisant l'observation des faits sociaux *in situ*, dans des situations ou contextes bien délimités. Et la confluence de ces apports a conduit à une contestation radicale des approches considérées, à tort ou à raison, comme relevant d'un positivisme socio-logique, en ce qu'elles acceptent l'existence de faits sociaux, comme choses spécifiques préexistant aux actions interindividuelles et les déterminant. Pour les tenants de ce nouveau courant, il n'y a au contraire pas de social en dehors des interactions quotidiennes observables, ou encore ces dernières contiennent tous les ingrédients du social ; il convient dès lors de récuser les théories *a priori* ou descendantes et de s'en tenir à l'observation des processus d'interaction directe et à l'identification des significations qui s'y déploient. Parmi les diverses écoles relevant de ce courant général, les deux principales sont l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie.

Même si l'expression d'*interaction symbolique* a été inventée par Blumer (1969), c'est cependant au nom de Goffman qu'elle est communément associée. Dans *Asiles* (1961/1968), cet auteur récuse la dépendance unilatérale des acteurs à l'égard des normes institutionnelles (ou minimise leur degré de *socialisation*), en montrant qu'en regard des contraintes de l'institution totale asilaire, les individus procèdent à des *adaptations secondaires* par lesquelles ils visent à s'écartier des rôles que cette institution distribue, soit en se donnant des fins

d'actions illicites, soit en adoptant des moyens défendus, soit encore en combinant les deux. Il affine plus tard cette approche dans *Les cadres de l'expérience* (1974/1991), en montrant, d'une part que les rapports des agents au monde et aux activités qui s'y déroulent sont (pré-)structurés par des *cadres sociaux* qui leur permettent d'identifier la nature des événements (ou de « définir la situation ») et en conséquence de choisir les modalités de leur participation éventuelle, mais d'autre part que ces cadres primaires (ou prémisses organisationnelles), s'ils peuvent être confirmés dans l'activité participative, sont néanmoins vulnérables et peuvent aussi être modalisés, c'est-à-dire transposés en activités parentes mais dotées d'un autre sens, sous l'effet d'évaluations contextualisées des acteurs, ou encore de projets visant à réorienter ou à désorienter l'activité collective. De manière plus générale, cet auteur a développé une approche de l'interaction définie comme « l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres » (1973, p. 23), approche qui se centre de la sorte sur les aspects *dramaturgiques* de cette situation, c'est-à-dire sur le ou les *rôles* qu'un acteur développe face au *public* que constituent ses interactants. S'il reconnaît que le dramaturgique ne constitue qu'une des dimensions des actions et des interactions sociales (les autres étant d'ordre technique-objectif, socioculturel ou politique), Goffman souligne néanmoins que cet aspect constitue l'enjeux

central des interactions verbales (la protection de la *face* des interactants), ce qui le conduira à entreprendre une démarche d'*analyse conversationnelle* que de nombreux auteurs développeront à sa suite.

Outre qu'il conteste la préexistence de faits sociaux spécifiques et leur caractère contraignant ou socialisateur, le courant d'*ethnométhodologie* fondé par Garfinkel (1967) conteste également la prééminence du savoir du sociologue, ou la légitimité des concepts savants que celui-ci élabore. Il considère que l'ordre social se situe au niveau des acteurs, plus précisément dans le *savoir (ordinaire)* dont ceux-ci témoignent et qui oriente leurs pratiques : les *membres* d'un groupe social et/ou culturel disposent de *méthodes* qui leur permettent de contribuer, de façon ordonnée, aux activités collectives, et ce sont ces *ethnométhodes* situées qu'il convient en conséquence d'analyser. Ce savoir des membres est donc fondamentalement *procédural* (il est re-création permanente du social) et présente en outre trois caractéristiques majeures. La *réflexivité* tout d'abord, qui signifie que tout acteur a la possibilité de connaître les procédures qu'il met en œuvre et de les exhiber dans l'agir ou le langage ; ce qui implique que le savoir du sociologue ne peut consister qu'en une transposition de ce savoir originel de l'acteur (voir, *supra*, le processus de re-catégorisation invoqué par Simmel). La *descriptibilité (accountability)* ensuite, selon laquelle les discours que permet la réflexivité des acteurs rendent compte, de manière rationnelle et interprétable, des caractéristiques de leurs pratiques, et

donnent accès ce faisant à ce qui constitue la seule *objectivité* du social. L'*indexicalité* enfin, selon laquelle les productions verbales, comme les actions auxquelles elles renvoient, ne sont complètement intelligibles que si l'on tient compte des propriétés toujours particulières du contexte local dans lesquelles elles sont produites : ni les mots, ni les actes n'ont de sens en soi ; ce sens est rapporté ou indexé à la situation de parole ou d'action, et dépend donc de celle-ci. En raison de cette dernière propriété, tout agir humain, en tant que donné observable du dehors, est incomplet ou *indéterminé* ; c'est sa mise en rapport avec le contexte local, ainsi qu'avec les savoirs de l'acteur qui lui donne sa signification, toujours mobile et à re-construire. Dans le prolongement de ces approches, divers auteurs se sont alors centrés sur les conditions sous lesquelles, à partir de cette indétermination première, *émergeaient* quand même des mises en formes de l'action (voir Quéré, 1994), et ont mis notamment l'accent sur le rôle des processus perceptifs (Livet, 2000) ou créatifs (Joas, 1992 ; Schurmans, 2003) mobilisés à cet effet par les agents.

Si elles incitent à une centration salutaire sur les processus effectivement mis en œuvre dans les interactions ordinaires et locales, et si elles ont fourni un ensemble de concepts et de méthodes adaptés à ce type d'analyse, ces approches pêchent néanmoins par leur extrémisme et posent par ailleurs deux sérieux problèmes épistémologiques. Comme le soulignent aussi bien Bourdieu (1987, pp. 148-150) que Crozier & Friedberg (1971, pp. 83-84),

l'opposition au prétendu positivisme de la sociologie classique conduit ces auteurs à réduire le monde social aux représentations que s'en font les acteurs, et à réduire la vérité du social à ce qui se montre dans les interactions. Ce qui revient à nier la réalité de l'effet des positions sociales, des normes et valeurs acquises, etc., sur le déroulement et les propriétés mêmes des interactions, et à sous-estimer les effets d'imposition et de médiation émanant des multiples institutions sociales. Or, comme le soutiennent les courants plus actuels que nous évoquerons ci-après, la prise en compte des propriétés des interactions effectives n'est nullement incompatible avec celles des effets de tout ce qui est déjà socialement institué. Les difficultés épistémologiques sont liées aux notions de descriptibilité et d'indexicalité. La première pose qu'il n'y aurait ni décalage, ni hiatus, entre l'action et le discours sur l'action, ou encore que le second dévoilerait toute la « vérité » de la première (certes, telle que vécue par l'agent). Cette conception repose sur les thèses implicites que les productions verbales fourniraient de véritables reflets de leur référent, et que les locuteurs auraient une maîtrise personnelle complète de leur langue. Or le lexique et les structures syntaxiques des langues sont toujours déjà porteurs de significations socio-historiques avec lesquelles ces locuteurs doivent négocier ; par ailleurs, comme l'ont montré les analyses de discours contemporaines, toute production verbale est aussi en soi une activité située, qui se traduit notamment par des processus de choix entre plusieurs modalités

tés possibles d'expression d'un même référent. L'indexicalité pose un problème plus sérieux encore, clairement mis en évidence par Pharo (1985) : si les discours des agents sont indexés à une situation, selon les principes mêmes de cette approche, les discours scientifiques (des sociologues) le sont tout autant ; comment alors « sortir » de cette indexicalité et tenir un discours à validité générale ? Questions décisives auxquelles l'ethnométhodologie ne donne en réalité aucune réponse.

3. Pour une dialectique entre l'ordre du social et le mouvement de sa (re-)construction

Si elle ne propose pas un système théorique explicitement centré sur cette dialectique, l'œuvre de Touraine fournit un ensemble d'éléments décisifs pour une conceptualisation des rapports entre l'ordre social et le mouvement des interactions.

Dans la première phase de sa démarche (1965 ; 1973), l'auteur a surtout abordé le niveau du macrosocial, mais il en a proposé une analyse innovante, centrée sur les dimensions fondamentalement *dynamiques* du travail et de l'historicité. Pour lui, le *travail* constitue le cœur même du phénomène humain, ou plus précisément, « [il] est la condition historique de l'homme, c'est-à-dire l'expérience significative, ni naturelle, ni métasociale, à partir de laquelle peuvent se comprendre les œuvres de civilisation et les formes d'organisation sociale » (1965, p. 17). Les sociétés, quant à elles, sont les produits du travail qui y est à l'œuvre et des rapports sociaux que celui-ci engendre ; mais elles ont aussi des

capacités représentatives, symboliques ou *réflexives*, qui leur permettent de prendre du recul par rapport aux pratiques concrètes de travail, de les évaluer et d'y projeter du sens. L'*historicité* est alors « cette distance que la société prend par rapport à son activité et cette action par laquelle elle détermine les catégories de sa pratique » ; c'est, en d'autres termes, la capacité que possède la société de se générer elle-même en donnant du sens à ses pratiques : « la société n'est pas ce qu'elle est, mais ce qu'elle se fait être » (1973, p. 10). Attribuer du sens aux pratiques revient à concevoir leur devenir et à les orienter, et cette orientation dépend d'un *modèle culturel*, qui pré définit le type d'investissement qui pourrait être fait des produits (ou des surplus) de l'activité de travail : dans les sociétés à faible historicité, ces investissements sont orientés vers un dépassement d'ordre transcendental (religieux ou politique : construire des temples, des châteaux, etc.) ; dans les sociétés à forte historicité, ces investissements sont orientés vers l'amélioration des conditions de travail, et donc vers la transformation de la société elle-même. Dans ce dernier cas, le travail de l'*historicité* s'adresse aussi aux *institutions*, en tant qu'instances de contraintes et de légitimation de l'ordre qui pré déterminent le fonctionnement des organisations sociales ; il permet soit de confirmer et de consolider le fonctionnement existant, soit de le dépasser ou de le transformer. Et ce mécanisme est mis en œuvre dans les *rapports* et *conflits* qui se déplient entre *classes sociales* : alors que la classe dominante prétend réinvestir

les surplus de l'activité de travail selon ses propres intérêts (et réduit ce faisant le modèle culturel à sa propre idéologie), les classes dirigeantes développent des *mouvements sociaux*, qui visent à prendre le contrôle du système d'action actuel, à négocier ou contester ses orientations et à le transformer. Pour Touraine, qui renouvelle ainsi le plaidoyer durkheimien pour une « sociologie utile », le sociologue doit intervenir dans ces mouvements sociaux, par une observation participante visant à doter les acteurs de capacités d'*auto-analyse*, et à accroître ce faisant leurs *capacités d'action*.

Les démarches d'analyse et d'intervention conduites par Touraine l'ont alors conduit à thématiser le rôle de l'acteur, en projetant en quelque sorte sur lui un ensemble de propriétés qu'il avait jusque là exclusivement imputées au « sujet historique » (concept désignant la dynamique même de l'historicité sociale). L'acteur individuel ne réagit pas seulement aux institutions et aux situations pratiques, mais il les produit aussi de manière délibérée et consciente : « le propre du sujet humain est d'assurer la hiérarchie de ses conduites, de valoriser la connaissance par rapport à l'opinion et la rumeur, l'innovation et l'investissement par rapport à la routine, le bien par rapport aux conventions sociales » (1984, p. 38). Dans cette conception renouvelée, d'une part il existe bien un processus d'historicité générateur de rapports sociaux et de « places pour les acteurs », d'autre part les acteurs ont la capacité de prendre conscience de ces mêmes places, du travail qu'ils y produisent et de la

créativité-liberté qu'ils manifestent dans ce travail, et ces deux pôles et leurs interactions doivent évidemment être analysés dans une perspective commune ou intégrée.

Avec celle de la transaction sociale que nous évoquerons ci-après, la démarche de Giddens est dévolue, plus nettement que celle de Touraine, à l'élaboration théorique de cette perspective intégrée, ou à la formulation d'une *troisième voie* (selon la formule de Schurmans, 1998) contestant les démarches caractérisées par l'impérialisme, soit de l'ordre social, soit du sujet individuel. Pour l'auteur, la sociologie a un objet qui, tout en étant unique, se caractérise néanmoins par sa dualité : « les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois des conditions et des résultats des activités accomplies par les agents qui font partie de ces systèmes » (1987, p. 15), et « les contraintes structurelles s'exercent toujours via les motifs et les raisons des agents » (*ibid.*, p. 375). La *théorie de la structuration* qu'il développe vise en conséquence à mettre en évidence les processus par lesquels les *pratiques sociales*, accomplies et ordonnées dans l'espace et dans le temps, à la fois procèdent de propriétés structurelles déjà là et plus ou moins stables, et recréent sans cesse ces mêmes propriétés, en même temps qu'elles permettent aux acteurs de s'exprimer en tant que tels. Comme chez Touraine, cette approche met l'accent sur les *capacités réflexives* des acteurs humains, ou capacités à comprendre ce qu'ils font dans le flux continu de la vie sociale, mais elle introduit en outre une différenciation importante relative

aux modalités de réalisation de ces capacités : si elle peut se manifester au niveau verbal (en tant que *conscience discursive*), la réflexivité opère plus fondamentalement au niveau de la *conscience pratique*, « laquelle est tout ce que les acteurs connaissent de façon tacite, tout ce qu'ils savent faire dans la vie sociale sans pour autant pouvoir l'exprimer directement de façon discursive » (*ibid.*, p. 33) ; cette conscience pratique se manifeste en particulier dans les *routines*, ou dans le caractère *récursif* des activités sociales, qui témoignent de l'existence de *cadres*, de *conventions* (Boltanski & Thévenot, 1991), voire d'*habitus*. Dans cette perspective, le travail sociologique a deux objectifs centraux : d'une part proposer une analyse de l'action humaine (qualifiée de « modèle de stratification du soi agissant »), d'autre part conceptualiser la nature des relations et interactions entre les actions singulières et les systèmes sociaux.

Pour Giddens, l'analyse des modalités d'*engagement des acteurs dans l'action* met en évidence trois processus importants : - l'acteur exerce un *contrôle réflexif* sur l'activité en cours : il « suit » le flux de cette activité et analyse les dimensions physiques et sociales de son contexte ; - l'acteur exerce une *rationalisation*, c'est-à-dire élabore une compréhension « théorique » du fondement de son agir et de celui des autres (quelle est la nature de ce qui est fait, et à quelle intention ce faire correspond-il ?) ; - l'acteur peut enfin se doter d'une *motivation*, en tant que fondement ou désir justifiant le déploiement de l'activité. Pour l'auteur, ces processus ne

définissent cependant pas l'action ; se distanciant ce faisant des positions de la philosophie analytique, celui-ci considère que les motivations et les intentions sont des dimensions qui dépendent essentiellement de facteurs externes à l'agir lui-même (la plupart de nos actions quotidiennes n'ont aucun motif particulier, et le cours d'une action peut aboutir à des effets sans aucun rapport avec son intention initiale). En conséquence, l'action se définirait exclusivement par son *pouvoir*, par son statut d'intervention humaine susceptible de modifier le cours d'un procès concret : « être agent, c'est pouvoir déployer continuellement, dans la vie quotidienne, une batterie de capacités causales [...] L'action dépend de la capacité d'une personne de créer une différence dans un procès concret, dans le cours des événements » (*ibid.*, p. 63).

Le rapport que pose Giddens entre actions des agents et ordre du social s'inspire d'une formule marxienne : « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé » (Marx, 1852/1928, p. 23). Inversant les termes de cette proposition, l'auteur affirme quant à lui que si « la société n'est pas créée par des sujets individuels », il n'en demeure pas moins que « les propriétés structurelles des systèmes sociaux n'existent que si des formes de conduites sociales se reproduisent de façon chronique dans le temps et dans l'espace » (*ibid.*, p. 31). Dans cette perspective, le *structuruel*, en tant que dimension sociale préexistante, n'est pas constitué de struc-

tures figées, mais de *propriétés* qui se manifestent d'une part dans les pratiques observables et d'autre part dans des traces mnésiques qui orientent les actions d'agents compétents. Ces propriétés structurelles sont faites de *règles* (ou procédures méthodiques d'interaction telles que définies par l'ethnométhodologie) et de *ressources*, en tant que produits de l'incorporation de ces règles par les agents ; les modalités d'incorporation variant selon les rôles et places des agents, c'est dans le jeu des règles et des ressources que s'établissent les rapports de domination et de pouvoir. Ce structurel produit à terme des *systèmes sociaux*, c'est-à-dire des formes de relations organisées entre agents et collectivités, dont l'extension spatiale et temporelle est variable (et s'échelonne sur un continuum), mais qui se déploient au-delà du contrôle que peut en exercer un agent individuel. D'un autre côté, ce structurel établit les conditions qui permettent que ces mêmes agents contribuent, ou à la continuité des structures existantes, ou à leur transformation. En résumé, « les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois le médium et le résultat des pratiques qu'elles organisent de manière récursive » (*ibid.*, p. 75).

L'approche de la *transaction sociale* se caractérise, au plan théorique, par le projet d'élaboration d'une *troisième voie* sociologique qui, comme la précédente, récuse et l'impérialisme du macro-social et celui des interactions locales : tout en reconnaissant l'existence de contraintes issues des contextes matériels, idéels et sociaux, ce courant pose que celles-ci n'agissent qu'au

travers de l'engagement d'agents sociaux actifs et réflexifs, et que l'analyse des interactions engagement-contraintes gagne à être effectuée dans des espaces sociaux quotidiens, locaux, et ce faisant spécifiques.

L'originalité de cette démarche est de concevoir la *transaction* comme un *système d'action concret*, qui ne relève pas de la décision ou du choix rationnel, mais de « la recherche tâtonnante où l'objectif que l'on découvre après coup se révèle être ce que l'on cherchait déjà » (Rémy, 1994, p. 296). Les recherches se centrent en conséquence sur les modalités d'interaction qui se déploient dans des situations qui ne sont que peu pré-structurées par des routines, normes et/ou conventions sociales d'une part, par les corpus acquis de savoirs formels d'autre part ; situations qui se caractérisent dès lors par un taux important d'*incertitude* et qui requièrent des interactants, non seulement des capacités de compréhension des enjeux, mais surtout la mise en œuvre de *processus de coopération actifs et innovants*, visant sinon à la résolution, du moins à la régulation des problèmes posés. Comme le montre une recherche de Schurmans (1994), la démarche méthodologique est conçue de manière telle qu'elle permette une théorisation articulant les produits de l'analyse des transactions plurielles à l'œuvre dans un contexte local, à l'amont que constituent les contraintes sociétales formelles ou institutionnalisées, et à l'aval que constituent les transactions singulières se déroulant au sein d'une même personne. Elle s'opérationnalise donc en *niveaux d'analyse dis-*

tincts, portant sur les processus de recherche de cohérence biographique attestables en une personne, sur les pratiques micro-collectives de recherche de rationalité et de maîtrise eu égard à des situations ou problématiques sociales résolument concrètes, sur la dialectique qui s'instaure enfin entre ces pratiques génératrices de nouveauté et les contraintes qu'exercent sur elles les structures et règles sociales anciennes, déjà là, telles qu'elles se sont historiquement cristallisées dans l'usage et ont éventuellement fait l'objet de codification.

S'agissant de la problématique de l'action, cette démarche présente trois caractéristiques essentielles. Elle vise d'abord à saisir les processus de transaction dans leur *déroulement temporel effectif*, sous forme de séquences chronologiques qui délimitent des unités de « cours d'action » transformatrices des relations sociales. Elle rend possible ensuite une analyse des *produits transactionnels* qui peuvent consister en renonciations réciproques des parties en conflit, mais aussi en la création de nouveaux contenus sociaux, formalisés ou non. Elle met l'accent enfin sur les processus de *médiation* par lesquels s'exerce un arbitrage sur les transactions en cours, ou une négociation de la légitimité des produits transactionnels eu égard à l'environnement sociétal actuel ; médiation qui peut émaner aussi bien d'objets symboliques que de personnes dotées d'un rôle officiel.

CHAPITRE 3

LES APPROCHES PSYCHOLOGIQUES

1. L'action en psychologie du développement

Ayant centré l'essentiel de son œuvre sur la problématique du développement psychologique, Piaget (voir 1970) a résolument mis l'accent sur le caractère actif des processus cognitifs aussi bien que des manifestations comportementales, reprenant souvent à son compte la formule de Goethe : « au commencement était l'action ». Mais il n'appréhendait toutefois le téléologique que dans sa dimension générale (tout processus dynamique engendrant un résultat), sans distinguer les actions en tant qu'enchaînements causaux de phénomènes, et les actions signifiantes proprement humaines. S'il thématisait dès lors le rôle décisif que jouent dans le développement les processus d'interaction entre l'individu et son milieu (assimilation, accommodation et équilibration), il ne tenait compte de fait que des échanges de l'individu avec le milieu en ce qu'il est physique, et nous avons montré (Bronckart, 1997b) que dans le traitement des données

rassemblées dans ses ouvrages majeurs (1936 ; 1946), il faisait systématiquement abstraction du rôle que pouvaient jouer les interventions sociales et sémiotiques de l'environnement humain. Ce parti pris découle en fait d'un positionnement plus général, hérité de Descartes et de Kant, selon lequel : - les processus de pensée dérivent directement de l'intelligence pratique et causale à l'œuvre au sensori-moteur ; - les schèmes de cette pensée sont les organisateurs de l'agir, et partant, les organisateurs de la vie sociale, du langage et de l'ensemble des construits collectifs. Dans cette perspective, les actions et opérations humaines ne constituent que des sortes de reflets transposés de la logique causale du monde, et si Piaget leur reconnaît néanmoins des propriétés spécifiques (elles fonctionnent selon un régime d'implication de significations), il se trouve de fait dans l'incapacité d'élucider les causes de cette spécificité.

Même si les analystes superficiels tendent à la considérer comme complémentaire à celle de Piaget, la démarche de Vygotski lui est en réalité *radicalement opposée*, en ce qu'elle s'inscrit dans une perspective épistémologique qui, à la « continuité du même » (ou continuité réversible) selon Piaget, oppose une *dialectique de la continuité et du changement* dont le schéma développemental peut être résumé en cinq points : - l'humain est doté d'un équipement bio-comportemental et psychique initial qui, tout en procédant de l'évolution continue des espèces, a des caractéristiques nouvelles ; - ces capacités nouvelles ont rendu possible la réalisation

d'activités collectives complexes ; - la gestion de ces activités a requis l'émergence d'un instrument de régulation, en l'occurrence de langues propres aux groupes ; - la pratique des signes langagiers, dans leur rapport aux activités, a permis l'élaboration des œuvres et des faits socioculturels ; - l'appropriation et l'intériorisation de ces même signes, dans leurs rapports aux activités et faits sociaux, a généré parallèlement la pensée signifiante des individus singuliers. Dans cette perspective, ce sont les processus de sémiotique requis par la gestion des activités collectives qui expliquent la transformation radicale du psychisme hérité, c'est-à-dire l'émergence d'une pensée opératoire et auto-accessible, en même temps qu'ils expliquent ce fait radicalement nouveau dans l'évolution qu'est le déploiement de l'histoire sociale. Sur cette base, et dans la mesure où il récusait, nous l'avons évoqué, le fractionnement des sciences humaines, Vygotski s'est efforcé d'identifier une *unité d'analyse du fonctionnement et du développement humains* qui à la fois serait d'ordre téléologique et intégrerait les dimensions biologiques, émotionnelles, cognitives, sémiotiques, sociales, historiques, etc., des conduites humaines. Bien que tôt formulé (voir 1927/1999, pp. 107-126), ce projet n'a cependant pu être réalisé dans la courte vie scientifique de l'auteur, ce dernier hésitant entre divers candidats à ce statut, en particulier entre les notions de *signification du mot*, de *conduite instrumentale* et d'*activité médiatisée par les signes* (voir Zinchenko, 1985).

2. Les approches de l'activité et de l'action en psychologie générale

Le projet vygotskien tendait donc à instaurer une entité de l'ordre de l'agir sensé comme unité centrale des sciences humaines, et c'est dans la continuité de ce projet que Leontiev a proposé sa *théorie de l'activité* (1979). Dans son propos général, cette approche pose d'abord, en s'appuyant sur les thèses marxiennes, que les connaissances et les œuvres des humains ne constituent, ni de simples reflets de l'organisation préexistante du monde, ni les résultats de la mise en œuvre de capacités mentales innées, mais sont d'abord le produit de leurs *pratiques*, elles-mêmes sociohistoriquement déterminées : c'est l'agir socialisé qui est le moteur du développement humain, parce que c'est à travers lui que se réalise toute rencontre entre les individus et leur milieu. Dans ce cadre, Leontiev analyse alors cette praxis généralisée en y distinguant trois niveaux, qui ne constituent pas des entités distinctes, mais plutôt des niveaux différents de saisie : l'activité (au sens strict), l'action et l'opération. Le concept d'*activité* s'applique à toute organisation collective des comportements orientée par une *finalité* ou encore visant un *objet* déterminé, et l'on peut en conséquence distinguer des types d'activités sur le critère de la finalité à laquelle celles-ci s'articulent : activité de nutrition, de reproduction, d'évitement du danger, etc. A ce niveau général, on ne préjuge pas du statut des mécanismes de gestion de l'agir collectif, qui peuvent être d'ordre biologique (inscrits dans le potentiel

génétique) ou d'ordre socio-historique, et ce concept peut donc s'appliquer aussi bien à la vie animale qu'à la vie humaine. On notera cependant que chez certains mammifères supérieurs, l'activité peut être *médiatisée* par des instruments, et que chez l'homme, à cette médiation des instruments matériels se superpose la médiation symbolique du langage. Le concept d'*action* saisit l'agir collectif en tant qu'il est articulé à des *buts* dont les agents concernés peuvent prendre conscience ; ce qui implique que l'action en tant que telle n'est attestable que chez les humains, qui ont la capacité de se forger des représentations des effets probables de l'activité dans laquelle ils sont engagés. Et tout comme on peut différencier les activités en fonction de leur finalité, on peut différencier les actions en fonction de leur but, tel qu'il est représenté, au niveau collectif ou au niveau individuel. Le concept d'*opération* saisit enfin l'agir au niveau des processus particuliers qui sont mis en œuvre pour accomplir une action ; il a trait en au « comment » une action est réalisée, ou encore à la solution technique qui est adoptée pour atteindre un même but : si une action vise à démolir un bâtiment, on peut, en fonction de critères contextuels divers, choisir de le dynamiter, ou d'utiliser une masse, ou encore de le démembrer manuellement. On ajoutera encore que si, pour Leontiev, la praxis est d'abord collective et externe, chaque individu singulier peut en apprendre les propriétés (selon des modalités qui varient selon les niveaux : on apprend les opérations selon des procédures différentes de celles

ayant trait aux actions), et on peut également intérieuriser ces propriétés, qui deviennent ainsi des actions et/ou opérations mentales.

Ce cadre théorique nous paraît important, par son orientation générale comme par sa (relative) simplicité, et comme nous le verrons au Chapitre 5, nous en repren-drons, tout en la reformulant, la distinction entre activité et action. Il présente cependant l'inconvénient, malgré la déclaration de principe selon laquelle le langage constitue un médiateur de l'activité, de ne pas vraiment explo-rer le rôle que joue cet instrument proprement humain.

Les approches qui viennent d'être évoquées, même si elles sont considérées par beaucoup comme des contribu-butions fondamentales, ont néanmoins un statut relati-vement marginal en psychologie. Cette discipline a en effet été longtemps dominée par le behaviorisme, puis par le cognitivisme, courants qui ont abordé la probléma-tique de l'action dans une perspective assez étroite, et que nous n'évoquerons donc que brièvement.

Pour le behaviorisme radical (Skinner, 1979), tout comportement est actif, en ce qu'il constitue une inter-vention sur le milieu, mais cette intervention est conçue comme totalement contrôlée par ses effets externes ou *renforcements*. Dans cette perspective, les dimensions d'intention, de motivation ou de planification ne sont considérées que comme des effets secondaires des ren-forcements, des bribes de connaissances plus ou moins adéquates que l'expérience de l'agir ferait émerger chez les individus singuliers ; mais elles ne constituent ni des

déterminants de l'agir ni des ingrédients permettant de différencier cet agir du simple comportement. Ce courant récuse donc de fait la distinction posée par la philosophie analytique entre événement naturel et action sensée humaine, ou encore réduit radicalement les propriétés de la seconde à celles du premier.

Lors de l'émergence du cognitivisme, un premier courant (voir Miller, Galanter & Pribram, 1960) a formulé une modèle de l'agir humain qui, d'une part saisit cet agir en tant que processus complexe articulant un ensemble d'actes minimaux, d'autre part se centre sur les processus mentaux (et plus spécifiquement cognitifs) qui régulent cet agir (élaboration d'un *plan d'action*, contrôle de son déroulement et de ses effets, réajustement éventuel du plan initial, etc.). Si elle accorde un réel statut aux connaissances et aux processus mentaux des agents agissants, et introduit notamment une distinction entre processus conscients et explicites (connaissances déclaratives) et processus automatiques (connaissances procédurales), cette approche s'adresse cependant aux conduites en général, sans attribuer un statut particulier à celles d'entre elles qui relèveraient d'une action sensée ou signifiante. Et cela découle notamment d'une réduction de la problématique psychologique aux interactions entre les individus singuliers et le monde en ce qu'il est physique, sans prise en compte des dimensions intersubjectives, sociales et sémiotiques qui se manifestent dans ces mêmes interactions.

Tout en se situant dans le même paradigme, Von Cranach (1982, 1985) a précisément tenté de réintroduire ces dimensions, en posant notamment que « l'action a son fondement dans la société » (1985, p. 21). Cette approche considère que l'agir se présente sous deux « faces » : du côté *externe*, cet agir est constitué de gestes observables dans un environnement physique ; du côté *interne*, il est constitué de processus cognitifs de l'ordre de la perception, des intentions, des décisions, des valeurs, du savoir social, etc. L'action en tant que telle ne peut être identifiée qu'en prenant en compte les aspects internes, et elle constitue toujours le résultat d'une *interprétation* ou d'une attribution de signification. Cette conception dualiste de l'agir débouche alors sur une méthodologie elle-même dualiste qui, d'un côté enregistre et analyse le flux des comportements observables, d'un autre, par le biais d'entretiens notamment, tente d'identifier le sens conféré par les agents à leurs conduites, et à délimiter ce faisant des unités d'action. Sans toutefois parvenir à véritablement ré-articuler les deux sortes de données recueillies, et sans que le fondement social de l'agir, pourtant posé par les auteurs, ne soit mis en évidence.

CHAPITRE 4

LES APPROCHES DES SCIENCES DU TRAVAIL ET DE LA FORMATION

1. Agir, travail et analyse du travail

Selon le sens commun, et selon le langage ordinaire, le *travail* constitue à l'évidence une *forme d'agir*, ou une *pratique*, qui serait propre à l'espèce humaine. Comme dans les autres espèces socialisées, se sont mises en place chez les humains des *activités collectives organisées* à fonction de survie, mais ces activités s'y sont particulièrement complexifiées et diversifiées, et certaines d'entre elles visent à la production de biens matériels et peuvent donc être qualifiées d'*économiques*. Dans le cadre de ces dernières, les individus singuliers se voient, de facto, attribuer des *tâches* particulières (sens le plus général de l'expression *division du travail*), ce processus étant nécessairement associé à la mise en place de formes d'organisation sociale particulières, impliquant l'émergence de normes, de relations hiérarchiques, de rôles et de responsabilités attribués aux individus, etc.

Ces formes d'activités économiques n'ont cependant pas toujours, loin s'en faut, été considérées comme relevant du travail : les sociétés traditionnelles ne disposaient généralement que d'un terme unique pour désigner l'agir (*ergon* en grec par exemple), et le terme même de « travail » n'est attesté dans les langues romanes que depuis les débuts du XV^e siècle. Comme le relève Billiard (1993), l'attribution d'un signifié spécifique à ce dernier terme est en fait corrélative de l'émergence, en Occident, du capitalisme industriel et de l'économie de marché. Selon cette auteure, dans les sociétés traditionnelles, l'activité économique était « encastrée » dans les autres rapports sociaux (rapports de parenté, rapports politiques, religieux, etc.), ou encore naturellement incluse dans ces rapports, qui la déterminaient entièrement et dont elle ne constituait qu'un aspect parmi d'autres. Avec l'émergence du capitalisme marchand, puis industriel, l'activité économique s'est progressivement détachée des autres types d'activités et de rapports sociaux, au point de s'organiser, dans les sociétés contemporaines, non seulement en une institution *autonome*, mais en une institution *dominante*, que les autres institutions (en particulier politiques) tentent de réguler et/ou de contrôler. Dans les fabriques, puis les entreprises modernes, la production de biens est organisée en fonction des prix, qui dépendent de la situation du marché et de l'estimation que font les propriétaires desdites entreprises des profits nécessaires ou souhaitables. La production y est organisée en divers *postes de travail*,

qui prédéfinissent des *emplois* qui ont eux-mêmes un coût, dans la mesure où ils sont proposés à des individus contre rétribution, ces individus vendant leur force de travail et devenant de la sorte des *travailleurs salariés*.

L'émergence de cette forme d'organisation économico-sociale a nécessairement requis, dès le départ, des démarches implicites ou informelles *d'analyse du travail*, ne fût-ce que de la part des chefs d'entreprise soucieux de rationaliser la production et d'accroître les profits. Mais elle a surtout généré une *dualité durable* dans l'approche du travail : d'un côté, les propriétaires et/ou concepteurs des entreprises de production définissent les conditions d'une activité économique rentable et proposent des modalités d'organisation du travail en divers secteurs, emplois et tâches ; d'un autre côté, les salariés engagés dans ces mêmes entreprises vivent leur agir dans ce cadre comme un travail, qu'ils se représentent, qu'ils évaluent, et pour lequel ils mobilisent, de gré ou de force, un part de leurs ressources comportementales et psychiques-mentales. Et la problématique de l'analyse du travail se trouve dès lors en permanence confrontée à la *co-existence* de ces deux niveaux et aux considérables *décalages* existant entre eux.

Taylor (1910/1927) est, on le sait, le fondateur d'une science du travail totalement articulée au premier des points de vue qui viennent d'être évoqués. Sa démarche visait à établir les principes d'une *organisation scientifique des usines* qui assurerait un maximum de rentabilité, et qui servirait aussi bien les intérêts des patrons que

des ouvriers (*ibid.*, p. 23). Dans cette perspective, il a d'abord étudié les conditions de travail dans les entreprises, puis expérimenté des procédures qui feraient en sorte que chaque ouvrier travaille plus, plus vite et mieux. Mais comme le montre son célèbre exemple de la réorganisation de la manutention des gueuses de fonte dans la sidérurgie (*ibid.*, pp. 42-46), ces expériences avaient un caractère pour le moins brutal. Il s'agissait d'abord d'identifier un ouvrier particulièrement costaud et de l'isoler (le soustraire à l'influence des mauvaises pratiques de ses compagnons), ensuite de le confier à un mentor lui fournissant une liste d'instructions extrêmement détaillées auxquelles il devait se soumettre complètement, sans formuler la moindre question ou remarque ; cette procédure devant lui permettre de manutentionner 47 tonnes de fonte par jour au lieu des 12 tonnes habituelles, et cette performance étant récompensée d'une hausse de 60% de la rétribution journalière. Taylor rapporte que son premier cobaye s'adapta parfaitement à cette situation et accomplit sa performance pendant trois ans, puis que la démarche fut ensuite généralisée, ouvrier par ouvrier, à l'ensemble de l'usine. Comme le signale Nelson (1980), il omet cependant de mentionner que son ouvrier-princeps perdit ensuite son travail et sa maison pour raison d'alcoolisme.

S'ils furent ensuite sans doute un peu moins brutaux, les principes du *taylorisme* ont, jusqu'au-delà de la moitié du XX^e siècle, constitué le cadre de référence de l'organisation du travail industriel. Ils ont suscité égale-

ment l'émergence de démarches relevant notamment de la *psychologie du travail*, qui prenaient certes en compte les aptitudes des individus et les propriétés du « moteur humain », mais qui restaient néanmoins centrées sur les conditions d'adaptation des travailleurs aux caractéristiques objectives de leurs tâches : adapter l'homme à son travail, et trouver à chaque travailleur sa vraie place, c'est-à-dire celle qui contribuerait le mieux à l'amélioration de la rentabilité (voir Resche-Rigon, 1984). Il a par ailleurs suscité des démarches de formation professionnelle fondées sur l'analyse des caractéristiques des divers postes de travail, et visant à fournir aux individus les *qualifications* requises pour les occuper.

On peut considérer que l'*ergonomie*, comme discipline, s'est constituée en réaction, voire en opposition au taylorisme. Officiellement fondée par Murrel en 1949, elle visait d'abord à analyser les « problèmes de fonctionnement d'opérateurs humains [en veillant à ce que ceux-ci demeurent] intacts et en bonne santé » (voir Singelton, Easterby & Whitfield, 1967, pp. 12-23). Si elle s'inscrivait de fait dans le prolongement de travaux antérieurs centrés sur la santé ou la sécurité des travailleurs (visant à atténuer les méfaits de l'industrialisation), cette discipline s'est cependant rapidement caractérisée, plus ou moins radicalement selon les contextes épistémologiques et culturels, par un renversement de paradigme, substituant à la visée d'adaptation de l'homme à son travail, celle de l'adaptation du travail et de ses conditions aux propriétés d'ensemble des opérateurs hu-

mains (voir Ombredane & Favergé, 1955). Dans cette perspective, si des travaux peuvent porter sur divers aspects de l'organisation du travail dans les entreprises (et rejoindre ainsi certaines des préoccupations de la sociologie du travail), la démarche centrale se fonde sur une analyse de l'*effectivité du travail* (« des problèmes réels, en situations réelles, en temps réel ») : elle soutient qu'on ne peut définir ce travail effectif sans prendre en compte l'ensemble des aspects des rapports qu'entretient l'opérateur avec les tâches qu'il est censé accomplir, et elle vise en définitive à saisir le travail du point de vue de ces opérateurs. Une telle approche a alors conduit à mettre en évidence les décalages évoqués plus haut entre le travail prédéfini et le travail tel qu'il était vécu par les acteurs, ce qui a donné lieu plus tard à la célèbre opposition entre *travail prescrit* et *travail réel* (voir Daniellou, Laville & Teiger, 1983), que Teiger a affinée en distinguant trois niveaux : - le *travail théorique*, « tel qu'il existe dans les représentations sociales les plus répandues, y compris celles des ingénieurs et des divers concepteurs » ; - le *travail prescrit* ou *attendu* « au niveau local de l'organisation du travail, qui fixe soit des règles, soit des objectifs [qui] tiennent compte des spécificités locales » ; - le *travail réel* « au niveau de l'activité d'une personne [...] en un lieu, en un temps [...], là où se révèlent les savoir-faire et les connaissances des opérateurs, où s'opère la mise en œuvre du corps tout entier pour élaborer des compromis opératoires, où se construit le rapport subjectif au travail » (1993, p. 84). Dans le

même mouvement, cette approche a conduit à se centrer sur l'*activité* de la personne au travail, l'acception de ce terme étant disjointe de celle évoquée jusqu'ici à partir de l'approche de Leontiev. Pour l'ergonomie, l'*activité des travailleurs*, c'est *leur faire et leur vécu de ce faire*, qui s'appréhende à la fois par des démarches d'observation et de mesure des comportements, et par des démarches visant à ce que les opérateurs verbalisent leurs propres représentations des situations de travail ainsi que les multiples aspects de leur agir vécu. Cette activité est alors conçue comme un objet en principe *énigmatique*, que les démarches qui viennent d'être évoquées visent à re-construire (à co-construire avec les travailleurs) ; elle est aussi considérée comme relevant nécessairement d'un *compromis* entre exigences de tâches prédéfinies et ressources effectives mobilisables par les travailleurs (voir Teiger, 1977).

Des multiples travaux centrés sur cette énigme que constitue l'*activité de travail*, nous relèverons trois courants importants. Tout d'abord l'approche anglo-saxonne d'*Human Engineering*, en partie inspirée de l'ethnométhodologie et centrée sur les interactions se déroulant dans les systèmes homme-machine. Celle-ci souligne d'abord la nécessité d'aborder la réalisation des tâches dans sa globalité, et non plus en la décomposant en de multiples opérations de fait considérées comme autonomes (voir Norman, 1993) ; elle met l'accent également sur l'importance de plus en plus grande que prennent, dans le travail contemporain, le maniement et

la gestion des objets symboliques et des « artefacts cognitifs » (voir Hutchins, 1989) ; elle conduit enfin et surtout à considérer que toute action est *située*, en ce sens qu'elle est à la fois indexée à une situation et dépendante de l'action (et de l'interprétation probable) de son destinataire (voir Suchman, 1987). Un courant d'ergonomie cognitive s'est ensuite centré sur les ressources et opérations intellectuelles que mobilisent (ou pourraient mobiliser) les opérateurs, et plus largement sur les différentes formes de manifestation de *l'intelligence* des opérateurs au travail (voir notamment Hoc, 1991 ; Leplat, 1997 ; de Montmollin, 1986 ; Theureau, 1992). Si elles ont contribué à un important renouveau conceptuel de l'analyse des paramètres de l'agir, ces démarches restent cependant confrontées, comme le souligne Clot (1999), à d'importants problèmes théoriques et méthodologiques, notamment à celui des conditions d'identification des *actions* dans le flux de l'activité des travailleurs, et à celui de la nature des rapports existant entre les conduites observables et les différentes productions langagières qui y sont associées. On associera encore à ces courants la démarche de *psychodynamique du travail* initiée par Dejours (1980 ; voir aussi Davezies, 1993). Si elle s'inscrit dans la tradition déjà évoquée d'études portant sur la santé des travailleurs, et si elle aborde surtout le versant psycho-subjectif de cette santé, en analysant en particulier la *charge affective* du travail dans son interdépendance avec les charges cognitives et mentales, cette démarche met aussi en évidence que les

sources principales de la souffrance au travail résident dans : « l'entrave à l'exercice de l'intelligence créatrice ; le déni généralisé de l'usage pourtant nécessaire de cette intelligence [...] ; la non-reconnaissance des efforts et du coût pour les travailleurs de l'exercice de cette intelligence, en termes de santé » (Dejours, 1993, p. 48).

D'autres approches saisissent la question du travail dans une perspective plus large, qui a trait au rôle que joue ce dernier dans le *fonctionnement* et dans le *développement* des personnes. Une des sources de cette démarche est la « philosophie pratique » d'Arendt (1961), qui re-convoque notamment les concepts aristotéliciens de *poiesis*, *praxis* et *energeia*. La *poiesis*, c'est le travail comme activité de production de biens, comme technique prédéfinie et orientée par des finalités économiques. La *praxis* relève quant à elle d'une autre sphère, ou d'un autre genre : c'est une des manifestations de l'*energeia*, en l'occurrence une activité à travers laquelle s'accomplit en permanence la re-définition du rapport d'une personne à la Cité, activité qui peut prendre des formes variées, mais qui s'organise selon des procédures éthiques visant, par la négociation et la discussion, à définir perpétuellement ce qui pourrait constituer le bien commun de cette Cité. Cette *praxis* requiert en conséquence un langage partagé (voir Habermas) et est nécessairement collective : au contraire de la *poiesis*, elle ne peut être analysée en termes de calculs et de décisions d'acteurs rationnels qui viseraient un but prédéterminé. L'approche développée par Jobert (2005) s'inscrit, au

moins partiellement, dans cette perspective centrée sur la praxis ; elle vise à analyser les mécanismes qui, dans le cadre de situations de travail, contribuent à la reconnaissance (ou au déni) de l'identité et du statut des personnes ; et elle débouche tout naturellement sur des démarches de formation par l'analyse du travail que nous commenterons plus loin.

Une autre source de ce dépassement est l'approche historico-culturelle de Vygotski, qui inspire la *clinique de l'activité* initiée par Clot (1995, 1998, 1999). Celle-ci se donne d'abord une définition large du travail, qui saisit l'activité économique au-delà de la forme qu'elle a prise dans les sociétés capitalistes, et qui vise un aspect (au moins) de la praxis d'Arendt, que Wallon définissait comme une obligation de réciprocité : la nécessité de « contribuer par des services particuliers, à l'existence de tous, afin d'assurer la sienne propre » (1938, p. 203). Elle se centre ensuite sur la contribution de l'activité de travail ainsi définie à la construction permanente des personnes, dans le prolongement du schéma développemental de Vygotski, en considérant que les situations de travail constituent des lieux collectifs générant en permanence ces *zones de développement proches* où sont susceptibles de se réaliser de multiples formes d'apprentissage. Ce faisant, cette approche conçoit la réalité du travail bien au-delà de ce qui est visible : le travail réel d'un humain, c'est aussi son travail pensé, empêché, possible, etc. On notera encore que sur le versant du travail théorique et/ou prescrit, ce courant transpose au

domaine du travail les notions bakhtiniennes de genre et de style de discours (voir Clot & Faïta, 2000) : elle pose l'existence de *genres professionnels*, définis comme des types relativement stables d'activités socialement organisées par un milieu professionnel. Ces genres, qui constituent à la fois des contraintes et des ressources pour l'agent, seraient sans cesse transformés et restructurés sous l'effet des contributions stylistiques des individus au travail. Qu'il s'agisse de « prendre » la classe (Clot & Soubiran, 1999) ou de conduire un TGV (Faïta, 1997), les recherches montrent en effet que le style – la *façon de faire* – du professionnel permet un re-travail constant des genres en situation.

Dans le cadre de ces courants, des situations de travail très diverses ont fait l'objet de recherches détaillées, que nous ne pourrons recenser ici. Il convient cependant de signaler que l'évolution des *didactiques des disciplines scolaires* a conduit récemment à l'émergence d'un champ d'analyse nouveau qui est celui du *travail enseignant*. Dans les premières phases de leur constitution, les didactiques scolaires visaient essentiellement à une mise à jour et à une *rationalisation* des programmes et méthodes d'enseignement, et plus généralement à une redéfinition du *projet d'enseignement* des matières scolaires. Mais une fois cet objectif (plus ou moins) atteint, s'est tout naturellement manifesté le souci de vérifier ou de contrôler la réalité de sa mise en œuvre : dans quelle mesure les enseignants exploitent-ils les nouveaux programmes et moyens d'enseignement ? Et si les nouvelles

démarches sont utilisées, dans quelle mesure sont-elles efficaces ? Une seconde phase de travaux didactiques s'est alors mise en place, dont l'objectif majeur était d'analyser ce qui se passait réellement en classe, de voir comment les nouveaux projets étaient mis en œuvre dans le déroulement concret d'une leçon. En didactique des mathématiques, prenant appui sur la théorie des *situations didactiques* (Brousseau, 1986), de nombreux travaux ont analysé les interventions stratégiques de l'enseignant, son activité globale et ses effets sur le développement des interactions d'apprentissage (voir Brousseau, 1996 ; Brun *et al.*, 1998 ; Portugais, 1998). Dans le domaine de l'enseignement des langues, Canelas Trevisi (1997) a procédé à une étude systématique des *décalages* existant entre la planification de leçons de français et la réalisation effective de ces mêmes leçons en classe. Cette étude a mis en évidence trois types de facteurs qui orientent les actions des enseignants et qui expliquent certains des décalages observés : - la compétence effective des enseignants eu égard au thème abordé ; - certaines propriétés discursives des interventions langagières des enseignants ; - la nature des interventions des élèves et la capacité qu'a l'enseignant d'y réagir. Plazaola Giger (2000) et Plazaola Giger & Leutenegger (2000) ont prolongé cette approche, en une analyse du travail d'enseignants de classe d'immersion qui a mis en correspondance des données de trois types : des protocoles relatant le déroulement de la leçon, et des protocoles issus d'entretiens avec l'enseignante, d'une

part avant la réalisation de la leçon (planification du travail), d'autre part après celle-ci (commentaires évaluatifs).

2. L'agir formatif et la formation par analyse de l'agir

Une des premières approches de la formation par l'analyse de l'agir est sans doute le *training within industry*, qui propose un modèle d'alternance entre séquences de travail effectif et séquences de réflexion collective sur l'activité accomplie. Dans le contexte des mutations de l'organisation et des conditions de travail qui ont affecté le monde occidental [avec notamment le passage d'une logique de qualification à une *logique de compétences* (voir Schwartz, 1995 ; 1997)], cette approche a généré, aussi bien dans les entreprises que dans les institutions de formation, diverses démarches de *formation par l'analyse des pratiques professionnelles*, utilisant les méthodes de l'*entretien d'explicitation* (Vermersch, 1994), de l'*auto-confrontation croisée* (Clot & Faïta, 2000), de l'*instruction au sosie* (Oddone *et al.*, 1981) ou encore de l'*analyse des récits de vie professionnelle* (Baudouin, 2003 ; Dominicé, 1990).

Conçues dans une perspective d'accroissement de l'efficacité du travail, certaines de ces démarches visent à l'identification et à l'exploitation des *compétences* effectives des opérateurs, ou à l'adaptation de celles-ci aux changements en cours (voir notamment Le Boterf, 1997 ; Samurçay & Pastré, 1995). D'autres analysent les opérations mentales mises en œuvre dans le travail réel,

pour dégager de la singularité de l'action des *invariants cognitifs* transférables et transmissibles, ainsi que des modèles de conceptualisation de l'action applicables à des classes de situations (voir Jobert, 1994, 1999). D'autres encore portent sur les relations entre *travail et développement de la personne*, et visent, au travers d'analyses rétrospectives de l'activité, à doter les agents d'une autonomie les rendant aptes à conférer un sens à leur travail et à leur vie professionnelle. D'autres enfin envisagent la *compétence* dans ses ressorts psychiques et ses conditions sociales d'émergence et mettent l'accent sur la dynamique de la reconnaissance et du jugement (voir Jobert, 2005) ; l'intérêt se porte dans ce cas sur le désir de « faire montre » de compétence, et sur la centralité du travail en tant qu'opérateur d'identité.

Dans le domaine scolaire, Schön (1983) a initié une démarche de formation des enseignants centrée sur l'analyse réflexive de leur agir pratique, et ses travaux ont été repris et développés par Altet (1994) et Perrenoud (1996) notamment, qui ont proposé d'importantes réformes des structures et des processus à l'œuvre dans les institutions de formation des maîtres. Une part de ces travaux sont directement articulés à des démarches de formation des maîtres (Postic 1977), et certains se sont traduits par la création de dispositifs destinés à l'examen de la pratique enseignante, et à sa confrontation avec les valeurs et les modèles en vigueur (Evans, Desquins & Laplace, 1997).

CHAPITRE 5

ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE

Comme on l'a constaté dans ce qui précède, les conditions d'emploi et le signifié des termes « agir », « activité » ou « action » sont multiples et hétérogènes, et nous ne pourrons évidemment avoir la prétention de régler globalement ce problème. Pour la conduite de nos travaux, il a cependant été indispensable de nous doter d'une *sémiologie* tendant à la stabilité, et nous avons en conséquence élaboré un appareil conceptuel qui se présente actuellement comme suit.

Nous utilisons le terme d'*agir* (ou d'*agir-référent*) pour qualifier le « donné » de nos recherches ; ce terme désigne donc génériquement toute forme d'intervention orientée d'un ou plusieurs humain(s) dans le monde. Dans des contextes économiques déterminés, cet agir peut constituer un *travail* dont la structure peut être décomposée en *tâches*. Et dans le déploiement temporel du *cours de l'agir*, on peut distinguer des chaînes de *procès*, ces derniers pouvant relever d'*actes* et/ou de *gestes*.

Nous attribuons aux deux autres termes de base un statut théorique ou *interprétatif*: *activité* désignant une lecture de l'agir impliquant les dimensions motivationnelles et intentionnelles mobilisées au niveau *collectif*; *action* désignant une lecture de l'agir impliquant les mêmes dimensions mobilisées au niveau des personnes singulières. Ce faisant, nous ne retenons donc pas l'acception ergonomique courante du terme d'*activité* (« ce que font, pensent et sentent les travailleurs »), que nous remplaçons par celui de *conduite*, et nous requalifions également l'expression courante de cours d'*action* par celle de *cours de l'agir*.

Au plan motivationnel, nous distinguons les *déterminants externes*, d'origine collective, qui peuvent être de nature matérielle ou de l'ordre des représentations, et les *motifs*, qui sont les raisons d'agir telles qu'elles sont intériorisées par une personne singulière. Au plan de l'intentionnalité, nous distinguons de manière similaire les *finalités*, d'origine collective et socialement validées, et les *intentions*, en tant que fins de l'agir telles qu'elles sont intériorisées par une personne singulière. Au plan des ressources de l'agir, nous distinguons les *instruments*, cette notion désignant aussi bien les outils matériels à disposition que des typifications de l'agir disponibles dans l'environnement social, et les *capacités*, notion désignant les ressources mentales ou comportementales que s'attribue une personne singulière.

S'agissant enfin des humains intervenant dans l'agir, nous utilisons le terme neutre *d'actant* pour évoquer

toute personne impliquée dans l'agir-référent. Au plan interprétatif, nous utilisons le terme d'*acteur* lorsque les mises en forme érigent l'actant en une source de procès dotée de capacités, de motifs et d'intentions, et le terme d'*agent* lorsque les mises en forme n'attribuent aucune de ces propriétés à la source d'un procès.

On notera encore qu'alors que la notion d'actant est située et synchronique, en ce qu'elle désigne l'organisme qui est la source d'un agir donné (l'actant de cet agir-là), la notion de *personne* désigne la *structure psychique* qui s'élabore *diachroniquement* en chaque organisme. Cette structure est le résultat de l'accumulation d'expériences d'agentivité-actorialité, qui varient en quantité et en qualité (en fonction des contextes de médiation formative) et qui s'échelonnent en une temporalité toujours particulière. Constituant ainsi le résultat d'une *micro-histoire expérientielle*, la personne constitue aussi (en un état *n*) un cadre qui exerce une détermination sur tout nouvel apprentissage. Et ce sont ces conditions de constitution et de fonctionnement qui font que la structure de toute personne présente des aspects radicalement singuliers.

Cette conceptualisation pose évidemment divers problèmes, le principal ayant trait à nos définitions de l'*activité* vs *action*, la première renvoyant aux phénomènes collectifs, la seconde aux phénomènes individuels. Dans une première approche (voir Bronckart, 1997a, pp. 44-46), nous avions proposé une conception des relations d'engendrement entre activité et action, qui

posait que l'activité collective est première, et que c'est dans le cadre des évaluations socio-langagières des modalités de participation des individus à cette activité que se trouvent – de fait – construites des actions. Cette construction de l'action était conçue comme procédant en deux temps, ou encore comme impliquant deux niveaux. D'un côté, les évaluations sociales de l'activité collective portent notamment sur la pertinence des conduites des individus eu égard aux paramètres des mondes représentés définis par Habermas : saisissant ces conduites sous leur angle téléologique, normatif ou dramaturgique, elles jugent du rapport dont témoigne l'individu à l'égard des paramètres des mondes objectif, social et subjectif. Ce faisant, ces évaluations imputent aux individus des *capacités* (mentales et comportementales) d'agir, ainsi que des *intentions* et/ou des *motivations* d'ordre socio-subjectif, et les dotent plus généralement d'une *responsabilité* dans le déroulement d'un *segment* d'activité. A ce niveau, s'opère ainsi une première construction, *externe* (c'est-à-dire venant des autres), qui érige l'individu évalué en *acteur*, en même temps qu'elle délimite une *action*, en tant que segment d'activité dont cet acteur aurait la responsabilité. D'un autre côté, chaque individu, dès lors qu'il pratique ces évaluations et leurs critères, devient apte à se les appliquer : chaque individu est ainsi susceptible de *s'approprier* des capacités d'agir, des intentions et des motivations, c'est-à-dire des représentations de lui-même comme responsable de segments d'activité. Une

seconde construction, *interne*, s'opère ainsi, celle de l'auto-représentation du statut *d'acteur*, et celle de l'*action* en tant que découpe de l'activité sociale dont cet acteur sait ou croit avoir la responsabilité.

Au vu de notre examen des multiples travaux théoriques ayant trait à l'agir, cette première approche doit être sérieusement amendée. Si, sur fond de nos principes épistémologiques, nous conservons son orientation descendante ou *génétique*, il nous faut d'abord revenir sur notre approche du *collectif*, en précisant les rapports existant entre les activités qui y sont à l'œuvre et les autres types de pré-construits. Il nous faut ensuite et surtout réexaminer notre *conception de l'action* qui, telle que présentée, relève d'une adhésion non discutée au modèle issu de la philosophie analytique, ou encore ne tient nul compte des autres propositions théoriques émanant notamment de la philosophie et de la sociologie.

Nous continuerons donc d'affirmer le *caractère premier de l'activité*, définie au sens de Leontiev, comme format social organisant et régulant les interactions des individus avec le milieu, et nous soutiendrons également que la construction des actions relève d'un processus *généalogique* qui opère à partir de cette activité, et plus largement à partir de l'ensemble des pré-construits collectifs. Dans cette perspective, les actions sont conçues comme des *formes qui se construisent* sous l'effet de la *réflexivité* des protagonistes de l'activité : qu'il s'agisse de la réflexivité des observateurs externes, ou de celle des actants directement impliqués dans l'activité ; que

cette réflexivité se manifeste en une conscience pratique ou en une conscience discursive explicite (voir la distinction de Giddens, *supra*). Cette conception conduit ainsi à maintenir la distinction de niveau que nous avions posée entre l'action en tant que *construction externe*, attribuée aux actants, et l'action en tant que *construction interne*, assumée et intérieurisée par un actant.

Cette approche généalogique ne nous paraît pas en contradiction avec l'affirmation du caractère *dialectique* des rapports entre processus d'ordre individuel et processus d'ordre social/collectif. Les formes actionnelles qui se construisent en synchronie dans l'évaluation de l'activité peuvent, selon des processus concrets qu'examine en particulier le courant de la transaction sociale, se cristalliser, se généraliser, et devenir ce faisant, dans un temps ultérieur, des éléments constitutifs des pré-construits. Mais ce mécanisme de réintégration des produits des interactions synchroniques dans le collectif-historique n'est pas incompatible avec la thèse selon laquelle c'est *depuis le fonctionnement collectif que se met en mouvement le processus dialectique* : les formes d'actions, comme les autres produits des transactions, ne sont pas d'abord des productions sui generis de la pensée ou de la conscience des actants individuels ; elles sont des produits de mécanismes interactifs complexes, auxquels participent certes ces actants, mais qui ne peuvent se déployer que dans le cadre plus ou moins contraignant d'activités et de pré-construits collectifs toujours historiquement déjà là.

Il découle de ce qui précède que notre approche du collectif doit distinguer plus nettement les activités en tant que *pratiques effectives ou concrètes* sur lesquelles s'exerce la réflexivité, et l'ensemble des pré-construits stabilisés, en particulier les *représentations collectives* qui fournissent les références et les critères à partir desquels ces activités concrètes sont interprétées ou évaluées. Ces représentations fournissent non seulement des modèles de l'activité, mais aussi des *modèles de l'action*, qui orientent les interprétations : les *cadres* évoqués par Goffmann, les *habitus* évoqués par Bourdieu, et plus largement l'ensemble des *ressources typifiantes* analysées notamment par Filliettaz (2002).

S'agissant du statut de l'action comme forme construite, nos réflexions préliminaires s'inspiraient du seul modèle issu de la philosophie analytique ; nous nous demandions dans quelle mesure le processus interprétatif imputait à l'agent de intentions, des motifs et une responsabilité à l'égard d'un segment d'agir. Ce faisant, nous considérions de fait que le processus de construction ne pouvait aboutir qu'à *une seule forme*, ou à une seule « image » de l'action : celle d'un processus totalement sous la dépendance des propriétés psychologiques disponibles chez l'actant au moment du déclenchement de son intervention sur le monde, actant ainsi érigé en acteur totalement maître de la situation. Si une telle image de l'action *peut* effectivement être construite, *d'autres formes présentant d'autres propriétés* peuvent à l'évidence l'être aussi. Comme l'ont montré notamment

les travaux de Schütz ou de Bühler, peuvent se construire des formes qui, soit organisent le vécu de l'agir des actants impliqués, soit articulent des ingrédients de ce vécu aux multiples déterminismes, matériels ou sociaux, qui s'exercent sur le cours de l'agir (image de l'action comme *pilotage*), soit encore intègrent plus nettement la dimension temporelle de ce cours d'agir, avec notamment la gestion des obstacles qui y surviennent et les réorientations que ceux-ci impliquent. On ajoutera encore que l'on pourrait peut-être, comme le propose Giddens, dissocier la problématique de la construction de l'action de celle de l'acteur, en considérant que l'action se définit exclusivement par le *pouvoir* exercé par l'intervention humaine, par le simple fait qu'elle modifie le cours d'un procès concret, alors que les propriétés de l'acteur se construirait sur la base de pré-construits sociaux généraux, par rapport auxquels les propriétés de l'agir effectif ne joueraient qu'un rôle secondaire. En conséquence, si nous soutenons que l'action, comme l'acteur, sont bien des formes construites dans le processus interprétatif, la nature même de ces formes peut être variable, et la question de savoir quelle forme précise se construit dans un processus interprétatif donné devient dès lors une *question empirique*, que nous poserons comme telle dans le cadre de nos recherches.

BIBLIOGRAPHIE

- Altet, M. (1994). *La formation professionnelle des enseignants*. Paris : PUF.
- Anscombe, G. E. (1957/2001). *L'intention*. Paris : Gallimard.
- Arendt, H. (1961). *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy.
- Aristote (1965). *Ethique de Nicomaque*. Paris : GF-Flammarion.
- Austin, J. L. (1962/1970). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Seuil.
- Baudouin, J.-M. (2001). Autobiographie et formation : regards sur le texte et l'action. In J.-M. Baudouin & J. Friedrich (Ed.), *Théories de l'action et éducation* (Raisons éducatives, pp. 279-304). Bruxelles : De Boeck.
- Berger, P. & Luckmann, Th. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Billard, I. (1993). Le travail : un concept inachevé. *Education permanente*, 116, 19-32.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism*. Englewoods Cliffs : Prentice Hall.
- Boltanski, L. & Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Minuit.
- Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*. Paris : Minuit.
- Bronckart, J.-P. (1987). Interactions, discours, signification. *Langue française*, 74, 29-50.

- Bronckart, J.-P. (1994). Action, langage et discours. Les fondements d'une psychologie du langage. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 59, 7-64.
- Bronckart, J.-P. (1997a). *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Bronckart, J.-P. (1997b). Semiotic interaction and cognitive construction. *Archives de Psychologie*, 65, 95-106.
- Bronckart, J.-P. & Schurmans, M.-N. (1999). Pierre Bourdieu – Jean Piaget. Habitus, schèmes et construction du psychologique. In B. Lahire (Ed.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu ; dettes et critiques* (pp. 153-175). Paris : La Découverte.
- Brousseau, G. (1986). *Théorisation des phénomènes d'enseignement des mathématiques*. Thèse de doctorat, Université de Bordeaux 2.
- Brousseau, G. (1996). L'enseignant dans la théorie des situations didactiques. In R. Noirfalise & M.-J. Perrin (Ed.), *Actes de la 8^e école d'été de didactique des mathématiques, IREM de Clermont-Ferrand*.
- Brun, J., Conne, F., Floris, R. & Schubauer-Leoni, M.-L. (Ed.). (1998). *Méthodes du travail de l'enseignant : Actes des secondes journées didactiques de La Fouly*. Genève : Interactions didactiques.
- Bühler, K. (1927). *Die Krise der Psychologie*. Jena : Fischer.
- Canelas-Trevisi, S. (1997). *La transposition didactique dans les documents pédagogiques et dans les interactions en classe*. Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Université de Genève.
- Claparède, E. (1905). *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Clot, Y. (1995). *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*. Paris : La Découverte.

- Clot, Y. (1998). Le sujet au travail. In J. Kergoat *et al.* (Ed.), *Le monde du travail* (pp. 287-301). Paris : La Découverte.
- Clot, Y. (1999). *La fonction psychologique du travail*. Paris : PUF.
- Clot, Y. & Faïta, D. (2000). Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes. *Travailler*, 4, 7-42.
- Clot, Y. & Soubiran, M. (1999). « Prendre » la classe : une question de style ? *Société Française*, 62/63, 78-88.
- Crozier, M. & Friedberg, E. (1971). *L'acteur et le système*. Paris : Seuil.
- Daniellou, F., Laville, A. & Teiger, C. (1983). Fiction et réalité du travail ouvrier. *Documentation française : les cahiers français*, 209, 39-45.
- Davezies, Ph. (1993). Eléments de psychodynamique du travail. *Education permanente*, 116, 33-46.
- Dejours, Ch. (1980). *Travail et usure mentale*. Paris : Dunod.
- Dejours, Ch. (1993). Intelligence pratique et sagesse pratique : deux dimensions méconnues du travail réel. *Education permanente*, 116, 47-70.
- De Montmollin, M. (1986). *L'intelligence de la tâche. Eléments d'ergonomie cognitive*. Berne : Peter Lang.
- De Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- De Saussure, F. (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- De Spinoza, B. (1677/1954). L'Ethique. In *Spinoza, Œuvres complètes* (pp. 301-596). Paris : Gallimard.
- Dewey, J. (1925). *Experience and Nature*. New York : Dover.
- Dilthey, W. (1883/1992). Introduction aux sciences de l'esprit. In *Dilthey – Œuvres 1* (pp. 141-361). Paris : Editions du Cerf.
- Dominicé, P. (1990). *L'histoire de vie comme processus de formation*. Paris : L'Harmattan.

- Durkheim, E. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de métaphysique et de morale*, 6, 273-302.
- Durkheim, E. (1894-1895/1963). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF.
- Durkheim, E. (1893/1986). *De la division du travail social*. Paris : PUF.
- Evans, N., Desquins, J. & Laplace, L. (1997). *De ses propres ailes*. Nepean, Ontario : Association canadienne des professeurs d'immersion.
- Faïta, D. (1997). La conduite du TGV : exercices de styles. *Champs Visuels*, 6, 75-86.
- Filliettaz, L. (2002). *La parole en action*. Québec : Nota Bene.
- Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Friedrich, J. (1999). Crise et unité de la psychologie : un débat dans la psychologie allemande des années 20. *Bulletin de psychologie*, 52, 247-258.
- Friedrich, J. (2001). Quelques réflexions sur le caractère énigmatique de l'action. In J.-M. Baudouin & J. Friedrich (Ed.), *Théories de l'action et éducation* (Raisons éducatives, pp. 279-304). Bruxelles : De Boeck.
- Gadamer, H.-G. (1960/1976). *Vérité et méthode*. Paris : Seuil.
- Gadamer, H.-G. (1993 et 1995/1996). *La philosophie herméneutique*. Paris : PUF.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in ethnomethodology*. Engelwood Cliffs : Prentice-Hall.
- Giddens, A. (1984/1987). *La constitution de la société*. Paris : PUF.
- Goffman, E. (1961/1968). *Asiles. Etude sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1956/1973). *La mise en scène de la vie quotidienne : 1. La présentation de soi*. Paris : Minuit.

- Goffman, E. (1974/1991). *Les cadres de l'expérience*. Paris : Minuit.
- Habermas, J. (1987a). *Théorie de l'agir communicationnel : tome 1. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. Paris : Fayard.
- Habermas, J. (1987b). *Théorie de l'agir communicationnel : tome 2. Pour une critique de la raison fonctionnaliste*. Paris : Fayard.
- Habermas, J. (1987c). Explications du concept d'activité communicationnelle. In *Logique des sciences sociales et autres essais* (pp. 413-446). Paris : PUF.
- Heidegger, M. (1964). *L'être et le temps*. Paris : Gallimard.
- Hoc, J. M. (Ed.). (1991). L'ergonomie cognitive : des enjeux pluridisciplinaires. *Le travail humain*, 54.
- Husserl, E. (1900-1901/1961). *Recherches logiques*. Paris : PUF.
- Hutchins, E. (1989). The Technology of Team Navigation. In J. Galegher, B. Kraut & C. Edigo (Ed.), *Teamwork : Social and Technical Bases of Collaborative Work*. Hillsdale : L. Erlbaum.
- Joas, H. (1992). *Die Kreativität des Handelns*. Frankfurt/M. : Suhrkamp.
- Jobert, G. (1994). La formation par production de savoirs en formation professionnelle. In D. Chartier & G. Lerbet (Ed.), *La formation par production de savoirs*. Paris : L'Harmattan.
- Jobert, G. (1999). L'intelligence au travail. In P. Carré & P. Caspar (Ed.), *Traité des sciences et techniques de la formation*. Paris : Dunod.
- Jobert, G. (2005). Engagement subjectif et reconnaissance au travail dans les systèmes techniques. *Revue internationale de psychosociologie*, 11, 67-95.

- Kant, E. (1788/1943). *Critique de la raison pratique*. Paris : PUF.
- Le Boterf, G. (1997). Construire la compétence collective de l'entreprise. *Revue internationale de gestion*, 22, 82-85.
- Leontiev, A. N. (1979). The Problem of Activity in Psychology. In J. V. Wertsch (Ed.), *The Concept of Activity in Soviet Psychology* (pp. 37-71). New York : Sharpe.
- Leplat, J. (1997). *Regards sur l'activité en situation de travail*. Paris : PUF.
- Livet, P. (2000). *De la perception à l'action*. Paris : Vrin.
- Marx, K. (1852/1928). *Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*. Paris : Editions sociales.
- Marx, K. (1951). Thèses sur Feuerbach. In K. Marx & F. Engels, *Etudes philosophiques* (rédigé en 1845, pp. 61-64). Paris : Editions sociales.
- Maturana, H. (1996). *Desde la biología a la psicología*. Santiago de Chile : Editorial universitaria.
- Mead, G. H. (1934). *Mind, self and society from the standpoint of a social behaviorist*. Chicago : University of Chicago Press.
- Miller, G. A., Galanter, E. & Pribram, K. H. (1960). *Plans and the Structure of Behavior*. New York : Holt, Rinehart & Winston.
- Nelson, D. (1980). *Taylor and the rise of scientific management*. Madison : The University of Wisconsin Press.
- Norman, D. A. (1993). Les artefacts cognitifs. *Raisons pratiques*, 4, 9-15.
- Oddone, I., Rey, A. & Briante, G. (1981). *Redécouvrir l'expérience ouvrière. Vers une autre psychologie du travail*. Paris : Editions sociales.
- Ombredane, A. & Favergé, J.-M. (1955). *L'analyse du travail*. Paris : PUF.

- Parsons, T. (1966/1973). *Sociétés : essai sur leur évolution comparative*. Paris : Dunod.
- Perrenoud, Ph. (1996). *Enseigner. Agir dans l'urgence, décider dans l'incertitude*. Paris : ESF.
- Petit, J.-L. (1997). *Les neurosciences et la philosophie de l'action*. Paris : Vrin.
- Piaget, J. (1936). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Piaget, J. (1946). *La formation du symbole chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.
- Piaget, J. (1970). *Epistémologie des sciences de l'homme*. Paris : Gallimard.
- Plazaola Giger, I. (2000). Développement des compétences langagières en contexte plurilingue : un bouleversement du contrat didactique ? In L. Colles, J.-L. Dufays, G. Fabry & C. Maeder (Ed.), *Actes du Colloque international des langues romanes : le développement des compétences chez l'apprenant*. Bruxelles : De Boeck.
- Plazaola Giger, I. & Leutenegger, F. (2000). Interactions didactiques en classe bilingue : une double analyse. In R. Hofstetter & B. Schneuwly (Ed.), *Les sciences de l'éducation : histoire, état des lieux, perspectives. Actes du Congrès 2000 de la SSRE, Genève* [CD-ROM].
- Portugais, J. (1998). Esquisse d'un modèle des intentions didactiques. In J. Brun *et al.* (Ed.), *Méthodes du travail de l'enseignant : Actes des secondes journées didactiques de La Fouly*. Genève : Interactions didactiques.
- Postic, M. (1977). *Observation et formation des enseignants*. Paris : PUF.
- Prigogine, I. (1996). *La fin des certitudes*. Paris : Odile Jacob.
- Quéré, L. (1994). L'idée d'une proto-sociologie a-t-elle un sens ? *Revue européenne des sciences sociales*, 32, 35-66.
- Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.

- Rémy, J. (1994). La transaction. De la notion heuristique au paradigme méthodologique. In M. Blanc *et al.* (Ed.), *Vie quotidienne et démocratie. Pour une sociologie de la transaction sociale (suite)* (pp. 293-319). Paris : L'Harmattan.
- Resche-Rigon, P. (1984). Cinquante ans de « Travail humain » : histoire d'une revue, évolution d'une discipline. *Le travail humain*, 47, 5-17.
- Ricœur, P. (1977). Le discours de l'action. In P. Ricœur (Ed.), *La sémantique de l'action*. Paris : CNRS.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit : tome 1*. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. (1984). *Temps et récit : tome 2. La configuration dans le récit de fiction*. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. (1985). *Temps et récit : tome 3. Le temps raconté*. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action ; essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil.
- Salanskis, J.-M. (2000). *Modèles et pensée de l'action*. Paris : L'Harmattan.
- Samurçay, R. & Pastré, P. (1995). La conceptualisation des situations de travail dans la formation des compétences. *Education permanente*, 123, 13-31.
- Schön, D. A. (1983). *The Reflective Practitioner*. New York : Basic Books.
- Schurmans, M.-N. (1990). *Maladie mentale et sens commun*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Schurmans, M.-N. (1994). Négociations silencieuses à Evolène. Transaction et identité sociale. In M. Blanc *et al.* (Ed.), *Vie quotidienne et démocratie. Pour une sociologie de la transaction sociale (suite)* (pp. 129-154). Paris : L'Harmattan.

- Schurmans, M.-N. (1998). *Les théories sociologiques de l'action*. Conférence donnée dans le cadre du Colloque « Théories de l'action et interventions formatives », Genève.
- Schurmans, M.-N. (1999). Durkheim et Vygotski. Représentations sociales et instruments psychologiques. *Société française*, 12-13, 68-77.
- Schurmans, M.-N. (2003). *Les solitudes*. Paris : PUF.
- Schütz, A. (1994). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Schütz, A. (1998). Choisir parmi des projets d'action. In *Eléments de sociologie phénoménologique*. Paris : L'Harmattan.
- Schwartz, Y. (1992). *Travail et philosophie. Convocations mutuelles*. Toulouse : Octares.
- Schwartz, Y. (1995). De la « qualification » à la « compétence ». *Education permanente*, 123, 125-137.
- Schwartz, Y. (1997). Les ingrédients de la compétence : un exercice nécessaire pour une question insoluble. *Education permanente*, 133, 9-34.
- Searle, J. R. (1972). *Les actes de langage*. Paris : Hermann.
- Simmel, G. (1981). *Sociologie et épistémologie* (Recueil de textes parus de 1884 à 1918). Paris : PUF.
- Singleton, W. T., Easterby, R. S. & Whitfield, D. (Ed.). (1967). *The Humans Operator in Complex System*. Londres : Taylor and Francis.
- Skinner, B. F. (1979). *Pour une science du comportement : le behaviorisme*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Suchman, L. (1987). *Plans and Situated Actions : the problem of human-machine interaction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Szondi, P. (1989). *Introduction à l'herméneutique littéraire*. Paris : Cerf.

- Taylor, F. W. (1910/1927). *Principes d'organisation scientifique des usines*. Paris : Dunod et Pinat.
- Teiger, C. (1977). Les modalités de régulation de l'activité comme instrument d'analyse de la charge de travail dans les tâches sensori-motrices : modes opératoires et postures. *Le travail humain*, 40, 257-272.
- Teiger, C. (1993). L'approche ergonomique : du travail humain à l'activité des hommes et des femmes au travail. *Education permanente*, 116, 71-96.
- Tellier, F. (2003). *Alfred Schütz et le projet d'une sociologie phénoménologique*. Paris : PUF.
- Theureau, J. (1992). *Le cours d'action : analyse sémio-logique. Essai d'une anthropologie cognitive située*. Berne : Peter Lang.
- Touraine, A. (1965). *Sociologie de l'action*. Paris : Seuil.
- Touraine, A. (1973). *Production de la société*. Paris : Seuil.
- Touraine, A. (1984). *Le retour de l'acteur*. Paris : Fayard.
- Varela, F. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris : Seuil.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.
- Vernant, D. (1997). *Du discours à l'action*. Paris : PUF.
- Von Cranach, M. et al. (1982). *Goal-Directed Action*. Londres : Academic Press.
- Von Cranach, M. et al. (1985). The Organisation of Goal-Directed Action : A Research Report. In G. P. Ginsburg et al. (Ed.), *Discovery Strategies in the Psychology of Action* (pp. 19-61). New York : Academic Press.
- Von Wright, G. H. (1971). *Explanation and Understanding*. Londres : Routledge & Kegan Paul.
- Vygotski, L. S. (1934/1997). *Pensée et langage*. Paris : La Dispute.

UNE INTRODUCTION AUX THÉORIES DE L'ACTION

- Vygotski, L. S. (1999). *La signification historique de la crise de la psychologie* (rédigé en 1927). Paris : Delachaux et Niestlé.
- Wallon, H. (1938). *La vie mentale*. Paris : Editions sociales.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon.
- Wittgenstein, L. (1922/1961a). *Tractatus logico-philosophique*. Paris : Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1953/1961b). *Investigations philosophiques*. Paris : Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1964/1975). *Remarques philosophiques*. Paris : Gallimard.
- Zinchenko, V. P. (1985). Vygotsky's ideas about units for analysis of mind. In J. V. Wertsch (Ed.), *Culture, communication and cognition* (pp. 94-118). New York : Cambridge University Press.